

Université Ibn Tofail

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines -Kenitra

Champ disciplinaire : Sociologie (1^{er} Semestre)

Matière : Domaines de la sociologie

Année Universitaire 2014-2015

Nom de l'enseignant : Mr. Khalid Chahbar

Plan de cours

I-Qu'est ce que la sociologie ?

1- Genèse de la sociologie

2-La sociologie : la fille des révolutions

2.1-Révolution politique : la révolution française

2.2-Révolution économique : la révolution industrielle

2.3-Révolution intellectuelle : le triomphe du rationalisme (un bref aperçu du siècle des Lumières), de la science et du positivisme.

3-Quelques définitions de la sociologie : Auguste comte, Emile Durkheim et Max Weber

3-Quelques fondements de l'approche sociologique

4-La sociologie : en quoi diffère-t-elle des autres sciences sociales ?

II- Quelques domaines de la sociologie

1-La complexité, la richesse et l'ampleur de la pratique sociologique

2-Sociologie de l'école

2.1-Sociologie de l'école ou sociologie de l'éducation

2.2-Quelques essais théoriques sur l'école : Emile Durkheim, Pierre Bourdieu, Baudelot et Establet.

3- La sociologie des religions

3.1- Sociologie des religions ou sociologie religieuse

3.2- La spécificité de l'approche sociologique dans la compréhension du fait religieux

3.3-Les traditions sociologiques et le fait religieux : Durkheim, Marx et Weber

3- Sociologie de la famille

3.1- La spécificité de l'approche sociologique dans la compréhension du fait familial

3.2- Les fonctions de la famille

3.3-Les mutation du lien familial : la multiplication des formes familiales

Objectifs du cours : à la fin du cours, l'étudiant devra être capable de :

1-Nommer et décrire les éléments qui composent la perspective sociologique

2-Distinguer le savoir sociologique du sens commun (Les interprétations de la réalité par les acteurs sociaux), c'est-à-dire la connaissance scientifique des sociologues de "*la sociologie spontanée*" des acteurs sociaux grâce à la familiarisation avec la démarche sociologique sous ces aspects à la fois théoriques et méthodologiques.

3-Avoir déjà une première idée des grands domaines de la sociologie.

Références bibliographiques :

1-Claude Giraud, *Histoire de la sociologie*, Paris, PUF, Coll, Que-sais-je ?, PUF, 3^e édition, 2004

2-Marie Duru-Bellat et Agnès Henriot-Van Zanten (Dir.) *Sociologie de l'école*. Paris, A.Colin, 1997

3-Jean-Paul Willaime, *Sociologie des religions*. Paris, PUF, 1995

4-François de Singly, *Sociologie de la famille contemporaine*. Paris, Armand Colin, 2004

Introduction :

Dans ce cours, nous explorerons, d'une manière succincte, les subdivisions internes de la discipline en cernant ses principaux domaines d'études. Il ne s'agit pas d'établir l'inventaire exhaustif des questions et des domaines dans lesquels le travail sociologique s'est jusqu'ici déployé, ni d'évoquer l'ensemble des auteurs et des recherches qui y ont été impliqués, mais de donner un bref aperçu sur les fondamentaux de la discipline.

Ainsi, nous ne tenterons pas de tracer l'histoire de la sociologie, une telle entreprise nous mènerait beaucoup trop loin, mais de mettre en perspective, dans un premier temps, certaines problématiques de la discipline qui nous semblent très intéressants et super instructifs en termes pédagogique et didactique et de donner, dans un second temps, une idée sur les grands domaines de la sociologie. Ce faisant, on peut montrer l'ampleur et la richesse de la pratique sociologique, la diversité des thèmes qu'elle étudie et la complexité de ses contours. Une complexité qui a été l'objet, dès le début de la sociologie, d'une abondante littérature.

De fait, il est intéressant de remarquer que la sociologie est une n'est pas une discipline simple et homogène, mais un champ disciplinaire qui reste éclaté entre plusieurs courants/écoles de pensée, différentes approches/modèles théoriques et où se déploient des spécialités telles que la sociologie de l'éducation, la sociologie rurale, la sociologie urbaine, la sociologie du développement, etc.

Toutefois, le fait de reconnaître que la sociologie est une vaste maison qui abrite beaucoup du monde pour mettre l'accent sur la diversité de ses paradigmes n'empêche aucunement, qu'entre toutes ces spécialités, il y ait un tronc commun. Les sociologues tendent à s'accorder sur les contours de cette discipline de savoir comme s'il ne s'agissait que de querelles de famille. Un cadre général qui, fonde la spécificité de la sociologie, qui rallie la grande majorité des sociologues

appartenant à différentes écoles de pensée, permettant de reconnaître la sociologie comme science originale, est arrivé à s'établir.

Il s'agit un accord épistémologique entre les sociologues au-delà de leurs divergences théoriques, un « *système d'habitudes intellectuelles* », d'après l'expression d'Auguste Comte, propre au métier de sociologue, un savoir sociologique commun dont les sociologues contemporains s'en inspirent et s'y réfèrent, une unanimité ou un consensus sur ce que signifie « penser de manière sociologique », et « faire de la sociologie ».

Ce consensus donne la possibilité de décliner cette approche sur les divers domaines d'intervention de la sociologie tel que : la religion (sociologie des religions), l'éducation (sociologie de l'éducation), la famille (sociologie de la famille), le travail (sociologie du travail ou d'emploi), les organisations (Sociologie des organisations), le genre (sociologie du genre), le pouvoir politique (sociologie politique), le monde rural (la sociologie rural) et urbain (sociologie urbain), la santé (sociologie de la santé), l'immigration (sociologie d'immigration), la consommation (sociologie de consommation), etc.

Toutefois, s'il est particulièrement utile pour les étudiants du premier semestre d'avoir déjà une première idée des grands domaines de la sociologie nous allons privilégier l'étendue plutôt que la profondeur en se limitant à faire connaître, en guise d'esquisse, l'angle d'approche de la spécialité sociologique concernée, les questions fondamentales qu'elle se pose, la méthodologie qu'elle applique, et l'objectif général qu'elle essaie d'atteindre.

I-Qu'est ce que la sociologie ?

La première démarche qui s'impose à quiconque veut traiter d'une science, est de définir, de délimiter aussi exactement que possible son objet. C'est pourquoi nous tenons à faire une idée aussi claire que possible de ce qui forme le domaine de la sociologie. En effet, la question qu'est ce que la sociologie, soulève de

nombreuses sous-questions, telles que: Comment peut-on définir la sociologie ? Qu'étudie-t-elle, comment et avec quelles méthodes ? Autrement dit, comment peut-on définir la sociologie, par son objet ou par ses méthodes et son regard ? S'interroger sur la « définition de la sociologie » ou sur le contenu et l'objet de la sociologie appelle deux remarques préliminaires :

1- Il est difficile de définir la sociologie sans rappeler :

A- Le caractère relatif de la spécificité disciplinaire souligné justement par Vilfredo Pareto¹ qui a écrit en 1917 :

« Nous n'avons une définition rigoureuse d'aucune science, pas même des diverses disciplines mathématiques, et l'on ne peut en avoir, parce que c'est seulement à notre usage que nous divisons en différentes parties l'objet de notre connaissance, et qu'une telle division est artificielle et varie avec le temps. Qui peut dire où sont les limites entre la chimie et la physique, entre la physique et la mécanique ? Que devons-nous faire de la thermodynamique ? La mettrons-nous avec la physique ? Elle n'y serait pas trop mal. Préférons-nous lui faire une place dans la mécanique ? Elle n'y serait pas étrangère; et s'il nous plaît d'en faire une science distincte, personne ne pourra nous le reprocher. Mais, au lieu de perdre du temps à trouver sa place, ne vaudrait-il pas mieux étudier les faits dont elle s'occupe ? Laissons là les noms, regardons aux choses ».

C'est en ce sens qu'il y a d'autonomie plutôt qu'indépendance des disciplines scientifiques. Par conséquent, on ne doit pas s'attendre à trouver des lignes de démarcations qui les départagent parce qu'elles cultivent des champs d'investigation commune.

B- L'un des textes de Durkheim où il a écrit :

« C'est trop exiger que de vouloir qu'une science circoncrive son objet avec une précision excessive, car la partie de la réalité que l'on se propose d'étudier n'est jamais séparée des autres par une frontière précise. Dans la nature, en effet, tout est si lié qu'il ne peut y avoir ni de solution de continuité entre les différentes sciences, ni de frontières trop précises »².

C- La boutade de Raymond Aron :

¹ Vilfredo Pareto, *Traité de la sociologie générale*, Genève, Droz, 1917 P.1

² Émile Durkheim (1900), «*La sociologie et son domaine scientifique* ». Version française d'un article publié en italien, « La sociologia e il suo domino scientifico » in *Rivista italiana di sociologia*, 4, 1900, pp 127-148. Disponible sur : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.soc1>

« La sociologie paraît être caractérisée par une perpétuelle recherche d'elle-même. Sur un point et peut-être sur un seul, tous les sociologues sont d'accord : '' la difficulté de définir la sociologie''. Autrement dit, les sociologues ne sont d'accord entre eux que sur un point : la difficulté de définir la sociologie »³.

En d'autres termes, la particularité de la sociologie est que *les sociologues ont du mal à s'entendre sur ce qui est de la sociologie et ce qui n'en est pas*.

Car les limites du domaine, les objectifs ou les visées des auteurs, les procédures autorisées, comportent des ambiguïtés qui se rencontrent rarement dans les disciplines intellectuelles. Ne parlons pas des sciences de la nature, les philosophes peuvent être en désaccord sur la valeur ou l'intérêt d'une construction philosophique tout en reconnaissant, sans équivoque, l'appartenance du propos au champ de la philosophie. En effet, la question posée et les démarches mises en œuvre, peu conclusives ou peu fécondes éventuellement, appartiennent à *l'univers des pratiques intellectuelles reconnues dans la communauté*.

De même, les historiens peuvent discuter de la plausibilité ou du degré de certitude d'une interprétation historique, la trouver trop aventureuse, insuffisamment étayée par les éléments d'appui trouvés sans, pour autant, condamner son auteur aux ténèbres extérieures et en laissant en dehors la question épistémologique de la scientificité de l'histoire ou des explications historiques.

D- La citation de Guy Rocher :

« La sociologie est une vaste, très vaste demeure, aux pièces multiples. Chaque sociologue peut y faire sa place, y trouver sa nourriture, y entretenir son identité intellectuelle ou professionnelle. La vaste demeure, par son existence et ses frontières, nous procure une certaine unité, ou peut-être seulement l'illusion nécessaire d'une unité de la discipline. En revanche, les subdivisions de la demeure ouvrent sur la diversité, une diversité créée et entretenue par ceux-là même qui l'habitent »⁴.

³ Aron Raymond Aron, 1962, *Dix-huit leçons sur la société industrielle*, Paris, Gallimard 1962, P. 13

⁴Rocher Guy, *Etre sociologue-citoyen : La dynamique des pratiques de l'action et de l'interprétation*. Conférence de clôture du colloque "Présence d'un sociologue" tenu le 24 février 2006 à l'université de Montréal.

Car si au niveau institutionnel, la sociologie est aujourd'hui parvenue au statut de discipline constituée⁵, avec ses méthodes, ses concepts et ses terrains, ses institutions de recherche et d'enseignement, ses sanctions académiques et professionnelles, ses spécialistes reconnus et sa propre contribution à la connaissance du social, on ne peut pas dire qu'entre les différents théoriciens, sa délimitation et sa définition fasse l'objet d'un véritable consensus.

De fait, l'objet de la sociologie n'est pas et ne peut être un objet défini une fois pour toute, et il apparaît donc indéniable que les frontières de la sociologie sont difficiles à définir et que sa délimitation varie suivant les courants théoriques, d'une part, d'autre part, il n'existe pas de critères suffisamment précis pour le définir rigoureusement. Et même si certains auteurs parviennent à un accord temporaire sur le « contenu » de la sociologie, les approches pour l'étudier demeurent assez variables d'un courant à un autre. Une variabilité qui se manifeste non seulement au niveau du choix de l'objet d'étude mais également au niveau de *l'échelle d'observation* et du choix des facteurs qu'il faut retenir pour expliquer ou interpréter la nature et la dynamique de l'objet d'étude.

Néanmoins, si la délimitation de la sociologie n'est pas à l'heure actuelle réellement stabilisée, cela ne l'empêche pas d'être une discipline vigoureuse qui produit de nombreux résultats théoriques et empiriques.

Soulignons ici que la pluralité théorique et la diversité conceptuelle en sociologie ne sont pas un signe de faiblesse ou de confusion, mais au contraire un signe de dynamisme et de vitalité, en rapport avec *la complexité de la société et des institutions socioculturelles*. Et si l'on n'accède pas à des lois universelles du type de celles qui ont cours dans les sciences dites exactes-ce qui est d'ailleurs ne doit constituer en aucun cas la finalité des sciences sociales-, les généralisations théoriques auxquelles aboutit la sociologie permettent d'atteindre une certaine

⁵Elle s'est institutionnalisée dès 1913 avec, entre autres, la création d'une chaire de sociologie à la Sorbonne occupée par Emile Durkheim. Car, une fois, l'université conquise, la sociologie a été légitimée durablement, comme science humaine, auprès de l'opinion publique par les médias.

forme d'intelligibilité, un certain seuil de compréhension des formes sociales et culturels.

A ce sujet, nous mentionnons un exemple, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus en détail, pour illustrer cette diversité : l'échelle d'observation/l'ordre d'observation et d'explication ou le niveau de lecture/d'approche et la démarche d'interprétation du sociologue.

Il est indéniable que l'analyse sociologique se scinde très sommairement en deux niveaux horizontaux, considérés comme antagonistes, conçus en fait comme deux moments d'investigation, comme des unités d'observations appelés « paradigme⁶ », modèle théorique, matrice disciplinaire, système de croyances, courant de pensée; tradition de pensée. Chaque paradigme propose une manière différente d'éclairer un problème et définit sa propre conception du social : comme « totalité » déterminant les conduites individuelles (Holisme) ou comme « agrégation des conduites individuelles » (individualisme méthodologique).

Soulignons ici que la première définition, la plus simple de la macrosociologie et de la sociologie se fonde sur la taille. Dans ce sens, l'opposition renvoie à l'unité d'observation ultime. C'est ainsi que la microsociologie, dont la source

⁶ Le terme de « paradigme », mis en avant par Thomas Kuhn en 1962 dans « *La structure des révolutions scientifiques* », est maintenant couramment employé pour désigner l'ensemble des principes et méthodes partagés par une communauté scientifique. Rappelons ici que la vision de Kuhn de la façon dont une science progresse peut être résumée par le processus sans fin qui est le suivant : **pré-science –science normal- crise-révolution- nouvelle science normale- nouvelle crise.**

Le mot paradigme donne l'idée d'un modèle à suivre. Ainsi, Le paradigme sociologique est une représentation du monde, une manière de voir les choses, un langage, un vocabulaire, un ensemble de théories qui sont compatibles avec cette vision du monde. Il s'agit d'un « Ensemble d'énoncés portant, non sur tel ou tel aspect des sociétés, mais sur la manière dont le sociologue doit procéder pour construire une théorie visant à expliquer tels ou tels aspects des sociétés ». Boudon R. et Bourricaud F. (2000). *Dictionnaire critique de la sociologie.*

théorique est la phénoménologie⁷, se limiterait au traitement des petites unités⁸, c'est-à-dire des petits groupes en nombre limité, des petits groupes sociaux (comme la famille, le couple, les pairs, un groupe de jeunes, un groupes de sans-abris, comportements des voyageurs des transports publics) en se basant habituellement sur l'observation plutôt que sur les statistiques, tandis que la

⁷ Étude d'un phénomène dont la structure se base sur l'analyse directe de l'expérience vécue par un sujet. On cherche le sens de l'expérience à travers les yeux d'un sujet qui rend compte de cette expérience dans un entretien ou dans un rapport écrit. Soulignons ici que l'herméneutique désigne à l'origine une interprétation critique des textes, visant notamment à situer ceux-ci dans leur contexte socio-historique afin de pouvoir en pénétrer la signification, moyennant un va-et-vient constamment renouvelé entre chaque élément de sens et l'univers de signification dont il participe. Par opposition, à cette herméneutique des textes, on peut parler ici d'une herméneutique des structures sociétales, des processus historiques et de l'expérience des acteurs. Il s'agit de saisir d'un point de vue synthétique un ensemble d'orientations significatives et de modalités de régulation des pratiques qui président à la mise en forme des rapports sociaux, à leur reproduction et à leur transformation. A cet égard, comme le remarque Yves Bonny ; la distinction entre « structure » et « signification » est totalement artificielle, toute « mise en sens », et inversement. Le sens n'est pas second par rapport à la « matérialité » de la vie sociale ou aux « intérêts » des acteurs, dans la mesure où c'est toujours à travers des cadres symbolique (imaginaires sociaux, systèmes de représentation, valeurs, doctrines, discours) que la vie matérielle et l'objectivité sociale se construisent, de même que les identités subjectives et les raisons d'agir. Appréhender sociologiquement la réalité sociale, ajoute-il, ce n'est jamais traiter d'une réalité en soi, à caractère universelle, c'est toujours viser une réalité sociohistorique pour des acteurs, qui fait sens pour eux, qui structure et oriente leur subjectivité et leur expérience. la démarche herméneutique vise à saisir les significations et les valeurs sociales inscrites dans les formes ordinaires de la vie sociale comme dans ses institutions les plus réflexives, celles qui encadrent le droit et le pouvoir politique. Il s'agit de dégager un ensemble de logiques sociétales pouvant rendre compte sous une forme schématisée tant de la structuration des rapports sociaux que des dynamiques de transformations. A cet égard ; la notion de « logiques » doit être bien comprise : elle désigne des tendances dominantes, des lignes de force qui constituent la charpente de l'interprétation proposée, soit à *posteriori* lorsqu'il est question de l'histoire passée, soit du point de vue d'un décryptage proposé du temps présent. Ce sont seulement les échelles adoptés qui conduisent à mettre en parenthèses les actions et interactions en situation. Ainsi ; et pour prévenir les risques d'une lecture en termes de processus ; ajoute-t-il ; il convient de conserver en permanence à l'esprit la nécessité d'articuler théoriquement les différents niveaux de lecture d'une même réalité sociale-historique. Il n'y a pas à choisir entre le « macro » et le « micro », entre une lecture en termes de logiques d'ensemble, de tendance, de processus, et une autre en termes d'actions et d'interactions en situation, prenant compte l'intentionnalité des acteurs .chaque échelle temporelle ou spatiale conduit à privilégier certaines médiations plutôt que d'autres. Mais quel que soit le niveau sur lequel on let l'accent, l'enjeu est toujours de proposer une interprétation qui tienne ensemble les caractéristiques structurelles de la vie sociale et l'orientation significative de l'action. Voir à ce propos : Yves Bonny : *Sociologie du temps présent : Modernité avancée ou postmodernité ?* Paris, Armond Colin 2004 PP.25-26

⁸ Georg Simmel parle de « phénomènes "microscopiques" » : le secret, l'amitié, l'obéissance, la loyauté, la confiance, etc. C'est dans *Soziologie* (1908) que Georg Simmel a essayé une analyse, une classification et une interprétation de plusieurs formes de relations sociales, telles que l'isolement, le contact, la subordination, l'opposition, la persistance ou la continuité du groupe social, la différenciation sociale, et l'intégration. Dans le même sens ; Garfinkel parle « d'activités organisées de la vie courante » telles : embouteillages, files d'attente, appels téléphoniques, écritures au tableau, cours de chimie, improvisation au piano, etc. Ainsi, le sociologue sera conduit à analyser ces activités, à respecifier les détails des activités ordinaires.

macrosociologie analyserait les groupes, collectivités, communautés, organisations, institutions ou même des sociétés.

De fait, le paradigme macrosociologique tend à considérer que les phénomènes sociaux sont inaccessibles à ceux qui sont directement impliqués dans ceux-ci, que l'acteur est aveugle aux raisons profondes qui pèsent sur ses choix. Ses actions, ses pensées ne peuvent être saisies qu'au terme d'une démarche d'"objectivation" des conduites extérieures. On rapporte ses choix électoraux ou de consommation à sa classe sociale, à sa catégorie socioprofessionnelle, à l'analyse de ses déterminismes inconscients par exemple. Autrement dit, l'homme serait un "bloc", façonné par un ensemble stable de principes (*habitus*, schèmes, normes, style de vie....)⁹.

⁹ Dans son ouvrage « *La distinction. Critique sociale du jugement* » Pierre Bourdieu a essayé de montrer que le goût est socialement déterminé, que l'adage populaire « *les goûts et les couleurs, ça ne se discute pas* » est faux et trompeur. Faux parce que les goûts ne sont pas inexplicables, strictement individuels ou liés au caractère ou à la personnalité, mais au contraire produits par l'éducation, les rapports de domination, les stratégies de classement. Trompeur parce que l'influence de la position sociale sur le goût est d'autant plus grande qu'elle passe inaperçue, l'individu étant d'autant plus manipulé par celle-ci qu'il se croit libre de ses croyances, de ses choix et de ses opinions. Autrement dit, les goûts, en apparence expression intime et profondément individuelle de nos préférences personnelles, sont en fait sur-déterminés par notre origine sociale, ***ils sont largement transmis et hérités de notre milieu social par notre socialisation primaire*** (éducation parentale notamment). Nos goûts traduisent donc notre origine et notre trajectoire sociale, ils servent, de façon inconsciente et implicite à se différencier/regrouper dans la société. Autrement dit, inconsciemment nos goûts (tous nos goûts : alimentaires, vestimentaires, culturelles, sportifs etc) sont des signaux sociaux qui nous servent à classer les personnes côtoyées dans les interactions sociales quotidiennes. « Qui se ressemble s'assemble » comme le dit le dicton populaire, on a tendance à avoir du goût pour ceux qui ont nos goûts (attraction) et à avoir un sentiment de répulsion pour ceux qui n'ont pas nos goûts que l'on juge alors soit « vulgaires » soit « prout-prout » (Péjoratif : Se dit de quelqu'un qui est trop distingué, précieux, qui fait beaucoup de manières). Ainsi nos relations amicales et amoureuses, guidés par nos goûts, sont largement endogame (ou homogame), c'est-à-dire réunissent des personnes proches socialement. Pierre Bourdieu s'emploie donc à démontrer les ressorts du goût en matière de loisirs, d'art ou d'alimentation. Il s'appuie pour cela sur la notion d'*habitus*: un ensemble de pratiques, de règles et de contraintes issues de notre expérience, de notre milieu social, et liées à ce que notre entourage attend de nous. Autrement dit, La liberté de choix, que nous croyons pouvoir nous attribuer, n'est rien d'autre que l'ignorance des causes qui nous font choisir. Car, disait Bourdieu, « *nos choix en apparence les plus personnels, les plus intimes, et, par là, les plus chers, celui de notre discipline, de nos sujets de prédilection, de nos orientations théoriques et méthodologiques, trouvent leur principe dans des dispositions socialement constituées où s'expriment encore, sous une forme plus ou moins transfigurée, des propriétés banalement sociales, tristement impersonnelles* ».

Toutefois, la nouvelle façon d'envisager l'étude sociologique (le paradigme microsociologique) rejette ce postulat. Si l'acteur possède une certaine compétence, analyse, délibère, soupèse, le sociologue doit prendre en compte ses réflexions et délibérations intérieures. Comment ce médecin, cette femme au foyer ou ce clochard pense-t-il, analyse-t-il en situation? Quelle implication a cette pensée sur son action ? S'il analyse la situation sociale dans laquelle il agit, l'acteur social peut même être considéré comme un sociologue à sa manière. Par exemple le consommateur avisé scrute, compare, hésite, s'informe avant d'acheter. Toutes ces stratégies sont parfois très élaborées et ne peuvent se réduire à quelques conditionnements sociaux.

En effet ; l'opposition entre le micro et le macro pose la question préjudicielle de savoir si la sociologie a pour objet central l'étude des totalités ou des systèmes, ou, tout au contraire, l'étude des comportements individuels et de leur agrégation. Ainsi, les sociologues peuvent être grossièrement divisés en deux groupes principaux : ceux qui considèrent les processus sociaux comme marchant, pour ainsi dire, par leurs seuls moyens, selon leur propre nature et leurs lois, et entraînant les gens qui sont soumis à eux, et ceux qui considèrent les processus sociaux comme étant le résultat compliqué des êtres humains.

Il s'agit d'une polémique acharnée entre la pensée holiste et la pensée individualiste. Ici on peut rappeler le nom de Karl Popper qui a polémique dans son ouvrage « *Misère de l'historicisme* » (1955), contre toute illusion de découvrir des lois générales de l'histoire ou des explications totalisantes. Ainsi, Popper a polémique contre l'« historicisme »¹⁰ qui prétendrait découvrir des « lois », des

¹⁰ En examinant les contours des idéologies qui justifiaient l'exclusion de la durée dans la science politique qui réfléchit par définition sur le changement social, Bertrand Badie a écrit : « la première de ces idéologies relève de ce qu'on a communément appelé historicisme : l'histoire y marginalisée au nom de l'Histoire, celle-ci ayant un sens connu par avance, échappant au contrôle des hommes et à l'effet de leurs pratiques sociales, l'histoire n'a plus grand-chose à apprendre au sociologue, et risque même de l'égarer dans la connaissance du détail et de l'accessoire qui ne peuvent à ses yeux que relever de l'effet de brouillage. Cette attitude est celle d'une sociologie marxiste, dans ses versions les plus sommaires, mais on la retrouve aussi dans les paradigmes évolutionnistes et développementalistes : connu par avance, le pôle de modernité oriente la

« tendances générales » du développement historique, déceler les nécessités internes et par là annoncer l'avenir.

Toutefois, la divergence de leurs présupposés théoriques et méthodologiques voire idéologiques (une divergence sur le rapport individu/société ‘savoir si l'individu est plus libre ou s'il est encore défini par les structures sociales’, subjectivisme/objectivisme, acteur/système, agent/structure) n'empêche en rien le fait qu'ils se retrouvent, *di facto*, interpénétrés dans la complexe réalité du social.

De fait, comme le rappelle François Dubet: « *il n'y a donc pas à choisir entre l'individu et la société, les deux objets nous étant données ensemble avec le paradoxe qui leur est associé: l'individu est pleinement social et la société est la résultante des actions individuelle. En fait, le problème du sociologue reste des plus classiques: l'individu est le lieu où s'articulent l'acteur et le système, l'action et les faits sociaux, la subjectivité et l'objectivité, la construction de la société et l'imposition de la société aux acteurs*¹¹ ». Parce que la société (entendons par là les institutions, les structures sociales...) n'est rien d'autre que le résultat de

dynamique des structures sociales et politiques, mais aussi des cultures et des croyances : ici, l'histoire ne produit pas un effet de brouillage, mais désigne en fait des survivances traditionnelles appelées à disparaître. Paradoxalement, une telle construction se retrouve aussi dans les sociologies « hyperculturalistes » où chaque culture est porteuse d'une histoire, également connue d'avance et échappant au contrôle des hommes : la représentation islamiste de l'histoire, ou plus généralement celle qui se dégage de tout messianisme, suppose a priori un accomplissement dont la seule inconnue est la définition de son échéance).

Cette critique vise particulièrement le marxisme mais vise aussi toute conception essentialiste de l'explication, faisant d'une essence le principe des explications. Cette critique de la pensée holistique vise toute conception de la société faisant de celle-ci une totalité transcendante à ses parties, affectant les comportements individuels et fixant aux individus leurs buts et leurs intentions. Elle dénonce aussi, au niveau conceptuel, l'usage d'entités confuses (le peuple, la nation..) qui sont posées comme transcendantes aux individus et explicatives de leurs comportements. Nagel invite ainsi à clairement distinguer les concepts qui font référence à des êtres concrets et les concepts hypostasiés (le capitalisme, la volonté du peuple, la société, concept holistiques dont le sociologisme fait des entités supérieurs aux agents qui les composent. Voir :

Bertrand Badie : Analyse comparative et sociologie historique ; In Revue internationale des sciences sociales, la sociologie historique : débats sur les méthodes, Aout 1992 N133 P.363

¹¹ Xavier Molénat. 2006, « Vers une société des individus ? », dans Molenat X. (éds.) *L'individu contemporain : Regards sociologiques*, Auxerre, Editions Sciences Humaines, 2006 P.2

l'action des individus, action qui s'est objectivée au cours de l'histoire et que nous percevons comme extérieure à nous. C'est ce que rappelle la fameuse dialectique mise en évidence par Peter Berger et Thomas Luckmann¹²: « la société est une production humaine, la société est une réalité objective, l'homme est production sociale ».

Autrement dit, la préoccupation essentielle de la sociologie consiste à saisir tout à la fois les processus d'intériorisation de l'objectif et d'extériorisation du subjectif dans différents mondes sociaux. Le pari intellectuel est que la réalité n'est ni pure objectivité ni seulement représentation. Les réalités sociales sont donc envisagées en tant que « construits » historiques et quotidiens des acteurs individuels et collectifs.

Rappelons ici que la sociologie durkheimienne et la sociologie marxiste relèvent d'une approche holiste/macrosociologique, alors que la sociologie wébérienne relève d'une approche individualiste/microsociologique.

2- La sociologie peut être définie étymologiquement comme la science de la société. Parce que le terme de sociologie est forgé par Emmanuel-Joseph Sieyès¹³ à partir du préfixe « socio » du mot latin *socius* signifiant « compagnon, associé » et du suffixe « logie » du terme grec ancien λόγος logos, signifiant « discours, parole ». Il s'agit donc étymologiquement d'une science des relations.

Mais le terme est popularisé par Auguste Comte dans le sens d'une « physique sociale » à partir de 1839. Ainsi, l'emploi du mot sociologie serait né d'une petite querelle : Auguste Comte, secrétaire de Saint-Simon de 1817 à 1823, veut reprendre l'idée de création d'une science de la société. Il la nomme d'abord « physique sociale », mais il s'est immédiatement rendu compte que le belge

¹² Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 1967

¹³ Emmanuel-Joseph Sieyès (1748-1836) est un homme d'Église, homme politique et essayiste français. Sieyès devient célèbre dès 1788 par son *Essai sur les privilèges*. Mais c'est plus encore sa brochure de 1789 *Qu'est-ce que le tiers état ?*, texte fondateur de la Révolution française, qui obtint un grand retentissement et assure sa popularité. Il prend ainsi une part active à la Révolution française jusqu'à sa fin, par sa participation au coup d'État du 18 brumaire.

Adolphe Quételet a déjà utilisé ce mot, dans son ouvrage intitulé "*Essai de physique sociale*", pour désigner des travaux statistiques portant sur les phénomènes sociaux. En effet, il a renoncé à la « physique sociale, et le mot « sociologie » est dès lors préféré et retenu.

Force est de constater donc qu'il serait vain de prétendre donner une définition succincte et claire de la sociologie à partir de sa définition étymologique. Car, une présentation de la discipline ne prend véritablement de sens qu'à partir d'un examen de son contenu ou plus précisément de ses contenus expérimentaux et intellectuels pour savoir de quoi on parle lorsqu'on emploie le mot sociologie.

Ainsi, le premier élément à retenir pour la définition de la sociologie est son projet. De fait, malgré l'hétérogénéité théorique et les ruptures historiques que l'on constate à l'intérieur de la discipline, il a en effet toujours existé un point de vue spécifique de la sociologie sur le réel, ce qui fait sa singularité et son originalité, un projet fondamental et permanent de la discipline. En effet ; un court retour en arrière par le biais d'un effort de contextualisation nous semble nécessaire pour cerner la teneur, la portée et les contours de ce projet en montrant comment est apparue historiquement l'explication spécifiquement sociologique.

Autrement dit, nous nous attachons à expliciter les contextes historiques, politiques, économiques et sociaux qui ont vu émerger la *sociologie* en tant que discipline et en tant que science. Des contextes qui ne sont pas sans intérêt pour comprendre les portées et les pratiques actuelles de la discipline et la diversité des courants et des écoles qui la traversent.

Nous aurons alors à revisiter les problèmes politiques, économiques et sociaux, les conditions d'existence, que ceux qu'on appelle sommairement « les fondateurs de la sociologie » avaient à analyser, à expliquer, à donner à comprendre, à essayer de corriger, de soulager ou de guérir. Chacun à sa manière et chacun selon l'éclairage que fut le sien. Des manières et des éclairages qui ont abouti à des pratiques aujourd'hui différenciées de faire de la sociologie.

1- Genèse de la sociologie : les conditions de son émergence

Plusieurs éléments enchevêtrés, difficilement localisables en termes de chronologie, ont contribué à bouleverser profondément les mentalités et les modes de pensée et ont suscité un développement des réflexions sociologiques qui a abouti à l'institutionnalisation de la discipline tel que nous le connaissons aujourd'hui. Parmi ces éléments/variables socio-historiques : la révolution française, la révolution industrielle et la révolution intellectuelle (triomphe du rationalisme¹⁴, de la science et du positivisme).

Ici on va mettre en évidence, ne serait-ce que brièvement, l'importance majeure, sinon décisive, de ces trois révolutions- qui avaient pour corolaire une grande

¹⁴ Si l'on décompose ainsi le problème de la connaissance, on voit aisément que deux traditions rivales de la théorie de la connaissance, le rationalisme classique et l'empirisme, s'affrontent. Pour résumer brièvement et sans nuance, nous pouvons présenter les arguments suivants. Les êtres humains, en tant qu'individus, disposent de deux façons d'acquérir une connaissance sur le monde : la pensée et l'observation. Si nous privilégions le premier mode sur le second, nous obtenons une théorie rationaliste classique de la connaissance, et dans le cas contraire, l'empirisme.

Suivant le rationalisme, toute connaissance certaine découle de la « raison », vue comme un ensemble de maximes irrécusables, de principes a priori, au-delà desquels on ne peut remonter, cette raison s'étant formée en nous avant toute réflexion. Autrement dit, les véritables fondements du savoir sont accessibles à l'esprit humain. Les propositions qui constituent ces fondements se révèlent vraies de façon claire, distincte, elles constituent leurs propres preuves à l'issue d'un raisonnement et d'un examen approfondis.

Or, sous la double influence de John Locke et de Isaac Newton, les maîtres à penser du XVIII^e siècle, émerge un courant de pensée s'opposant au rationalisme : l'empirisme moderne qui suppose qu'on accède aux véritables fondements du savoir par les sens et qui prend son point de départ dans les critiques adressées par Locke à la doctrine cartésienne des idées innées.

Selon Locke, et contrairement au rationalisme, toutes les idées, définies comme étant tout ce qui est l'objet de la pensée, tirent leur origine de l'expérience; elles ont deux sources : il y a les idées qui viennent de la sensation et qui résultent de l'action des corps extérieurs sur nos organes des sens, et les idées de réflexion qui apparaissent après les idées de sensation lorsque l'âme, par une sorte de sens interne, fait un retour sur ses propres opérations.

Condillac, en France, et Hume, en Angleterre, sont les principaux représentants de l'empirisme moderne. Deux problèmes importants surgissent lorsque l'on réfléchit aux conditions de la connaissance : **son origine et sa légitimité**. Or, contrairement au rationalisme, l'empirisme affirme que la source de toute connaissance est non pas l'esprit humain, mais bien l'action du monde extérieur sur le sujet : la connaissance tire sa légitimité de la vérification expérimentale et non pas d'une démonstration rationnelle. Pensons ici à l'axiome d'Aristote qui exprime, en quelque sorte, la thèse fondamentale de l'empirisme : « rien n'est dans l'esprit qui ne fût d'abord dans les sens » ; ou encore à la proposition de Locke selon laquelle « l'esprit est une page blanche vide de tout caractère », une « tabula rasa ». De plus, puisque la science newtonnienne se développe par l'expérimentation et qu'elle refuse les hypothèses et les principes abstraits, Condillac et Hume, par exemple, prendront la science expérimentale comme modèle de la connaissance. Ils l'utiliseront, entre autres, pour attaquer les doctrines rationalistes du siècle passé.

instabilité et un gigantesque processus de bouleversement de la vie humaine, dans tous ses aspects, dans toute l'Europe- dans l'émergence de la sociologie en tant que discipline scientifique.

Bref, on va expliquer comment ces révolutions ont pu provoquer la naissance de la sociologie.

2-La sociologie : la fille des révolutions

Si la sociologie naissante n'a pas été un travail de seule réflexion construite sur des concepts sans relation établie avec des faits sociaux, elle peut être présentée comme « la fille des révolutions », selon la formule de Jean Duvignaud. Car on voit bien que suite à ces révolution, l'économie, les rapports du pouvoir, les régimes politiques, les rapports sociaux, les représentations culturelles, les conceptions du monde, les idéologies politiques, sont tour à tour entraînés, et de plus en plus rapidement, dans le tourbillon du changement radical. En effet, la multiplication des troubles et des revendications, l'acuité des conflits que ces révolutions ont provoqué a détruit toute évidence : le social et ses formes deviennent problématiques et, par là, objet de réflexion.

2.3-Révolution intellectuelle ou le triomphe du rationalisme, de la science et du positivisme : Le siècle des Lumières

Le mot Lumières définit métaphoriquement¹⁵ le mouvement culturel et philosophique qui a dominé, en Europe et particulièrement en France, le XVIIIe siècle (1715-1789), (auquel il a donné, par extension, son nom de siècle des

¹⁵Le siècle se veut éclairé par la lumière métaphorique des connaissances - et non pas l'illumination divine, « émanation de l'absolu», - acquises par l'expérience et l'enseignement du passé. Les philosophes veulent asseoir le règne de la raison, de la lumière naturelle qui accumule des connaissances, ils suggèrent aussi une vision manichéenne du monde, où l'« homme éclairé » s'oppose à la masse de ceux restés dans les ténèbres. La formule a donc bien tant une dimension sociale qu'une dimension spatiale. Sous la plume des philosophes, les « Lumières » désignent par métonymie les élites européennes ouvertes aux nouveautés, une « République des Lettres éclairées ».

Lumières. Un mouvement qui a mis en cause la monarchie absolue, la division de la société en ordres immuables et l'emprise totale du pouvoir religieux.

Ce qu'on appelle aujourd'hui le « siècle des Lumières » fut en fait l'aboutissement d'un processus entamé par des esprits libres, isolés, usant, souvent avec ruse, tantôt de la poésie avec François Villon ou Jean de La Fontaine, tantôt de la farce avec Rabelais, tantôt de la réflexion philosophique avec Montaigne, Locke, Spinoza ou Descartes.

Ce qui différencie les philosophes des Lumières de leurs prédécesseurs des siècles précédents, isolés, c'est la conscience qu'ils ont d'appartenir à un même courant de pensée. Ils se définissent eux-mêmes comme tels au point que Kant publie en 1784 un essai intitulé « *Réponse à la question : qu'est ce que les Lumières ?* ». Ainsi il y apporte la réponse suivante :

« les Lumières c'est la sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement (pouvoir de penser) sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable (faute) puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. Sapere aude ! (Ose penser) Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières ».

Ainsi, dans toute l'Europe, des philosophes remettent en question la servilité : celle de la pensée et celle des hommes. La raison humaine doit se libérer et penser la société comme une réalité compréhensible et transformable en fonction d'un ordre naturel fondamental. Puisque l'ignorance est l'instrument premier de l'asservissement, c'est le savoir qui permet de briser les chaînes du despotisme et de l'obscurantisme. Tel est l'essentiel du message.

Ensuite, les Lumières luttent contre les superstitions attachées à la pratique religieuse et s'attaquent à l'absolutisme et au régime de Droit Divin¹⁶, c'est à dire

¹⁶ L'ordre social et politique féodal - c'est-à-dire la domination de l'aristocratie et de la noblesse - se présente, au niveau idéationnel, comme un ordre instauré par la divinité : *l'autorité a une légitimité qui vient de Dieu (le roi est roi par la grâce de Dieu), et les hiérarchies sociales (la division de la société en « états » ou strates) répondent à une légalité « naturelle », parce que*

que le roi est le représentant de Dieu sur Terre et qu'il a, par conséquent, tous les droits sur les hommes. Personne ne peut donc le contredire aux risques d'être tués. De plus, le roi a tous les pouvoirs, ceux-ci ne sont pas séparés. Ainsi, les Lumières dénoncent au nom de la Raison et de valeurs morales les oppressions qui perdurent à leur époque. Ils contestent la monarchie absolue en revendiquant un contrat social comme fondement de l'autorité politique et une organisation plus démocratique des pouvoirs dans une monarchie constitutionnelle avec une séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire.

Cela dit, et même si les philosophes des Lumières varient sur les modes possibles d'organisation de la société parce qu'ils viennent d'horizons différents, force est de constater qu'on peut dégager facilement leurs idées fortes qui peuvent être considérées comme les traits dominants de ce mouvement.

En effet, ses idées fortes s'inscrivent dans le droit fil de la pensée des Lumières, six traits marquants d'une pensée moderne s'y affirment et peuvent être retenus :

1- Le libre esprit critique : C'est le primat conféré à la raison sur la superstition, sur les vérités révélées, sur les dogmes. L'affirmation de la raison, en tant que source d'émancipation individuelle et collective, et son corollaire, l'esprit critique, bien plus même, l'exigence critique à l'égard des traditions, des pouvoirs, des idéologies qu'ils inspirent et de ceux qui les servent.

2- Le volontarisme : les Lumières affirment que l'ordre établi, foncièrement injuste et totalitaire, n'est pas immuable et que l'homme peut prendre son destin en main et faire de la quête du bonheur pour tous l'objet de la politique. À ce propos Voltaire a écrit : « *le présent est affreux s'il n'est point d'avenir, un jour tout sera bien voilà notre espérance ; tout est bien aujourd'hui voilà l'illusion* ». De fait, la quête du bonheur se substitue à l'attente du salut. Un autre monde que

voulue par Dieu. Ainsi donc l'autorité et la société sont, dans leurs principes, immuables et éternels.

celui que nous connaissons est envisageable et désirable. Le monde tel qu'il est n'est pas une fatalité. Les maux sociaux dont souffrent les peuples ne sont pas des phénomènes naturels.

Par conséquent, la tâche de l'homme est de prendre en main sa destinée, d'améliorer sa condition, d'assurer, d'embellir sa vie par la science, l'industrie, les arts et par une bonne « police » des sociétés.

Toutefois, cette tâche ne s'accomplit que par le biais de savoir. C'est pourquoi, les philosophes des Lumières veulent "éclairer" leurs concitoyens en luttant contre l'ignorance, et vulgariser le savoir pour améliorer le genre humain, en se reposant sur le progrès des mathématiques, de la physique (Newton ordonne le cosmos selon des lois générales).

Ainsi, pour diffuser les connaissances et de mettre le savoir à la portée de tous, par exemple en multipliant les illustrations, à une époque où la majorité des Français ne savent pas lire, Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, et Georges-Louis Leclerc de Buffon, aidés par plusieurs co-rédacteurs et collaborateurs, vont réaliser l'*Encyclopédie*. Cet emblème du siècle des Lumières, dont la publication s'étend de 1751 à 1772, rassemble toutes les connaissances scientifiques et artistiques de l'époque sous forme de classement (dictionnaire), et cherche à placer l'Homme au centre de l'Univers. Elle comprend des articles sur des thèmes très variés : les sciences, l'économie, l'histoire, les arts, la morale, les techniques, etc. Mais de nombreux articles critiquent la monarchie absolue, la noblesse, la justice et la religion.

Certes, la vraie volonté de Diderot et de tous les écrivains de *l'Encyclopédie* était de se battre contre ce qu'ils appelaient l'Obscurantisme religieux. C'est pourquoi, *l'Encyclopédie* a été censurée et Diderot, Accusé de propager des idées dangereuses, est emprisonné pendant plusieurs mois.

3-La liberté : à ce sujet si Diderot a écrit : « *Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres.* », voltaire l'attachement de Voltaire à la liberté

d'expression serait illustré par la très célèbre citation qu'on lui attribue¹⁷ : « je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battraï jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire. ».

4-L'égalité : La révolution des Lumières, c'est le refus des privilèges. « *N'avoir que ses égaux pour maîtres* » avait affirmé Montesquieu. En effet, Tout être humain est pourvu de la même dignité, quels que soient sa couleur, sa croyance, son sexe, sa langue, son degré d'éducation, son niveau social.

5-La tolérance religieuse :

Force est de rappeler que si Diderot, dans sa Lettre sur les aveugles (1749), s'interroge sur le principe organisateur du vivant et semble rejeter l'existence de Dieu, le christianisme, dont il souhaite la disparition, n'est pour Voltaire que superstition et fanatisme. Mais la condamnation du christianisme chez Voltaire porte donc d'avantage sur l'idéalisme exclusif et l'aspect rituel (ou superstitieux) qui peut s'en emparer (et le desservir)- que sur les enseignements de Jésus-Christ en eux-mêmes.

De fait, Voltaire se proclame Déiste¹⁸, en dehors des religions constituées, mais anticlérical, c'est à dire croyant en un Etre Suprême organisant le monde mais il refuse les rites et dogmes attachés à la religion. Ainsi, il est l'un des instigateurs d'un civisme équidistant envers toutes les attitudes religieuses et opinions métaphysiques (athéisme compris), civisme qui allait de pair avec son combat pour la liberté d'expression. C'est pourquoi il a pris, en se servant de son immense notoriété, la défense de victimes de l'intolérance religieuse et de l'arbitraire dans

¹⁷ À croire certains commentateurs ; cette citation reposerait sur une lettre du 6 février 1770 à un abbé Le Riche où Voltaire aurait écrit : « Monsieur l'abbé, je déteste ce que vous écrivez, mais je donnerai ma vie pour que vous puissiez continuer à écrire ». En fait, cette lettre existe mais la phrase n'y figure pas, ni même l'idée.

¹⁸ Pour Voltaire, la croyance en un Dieu est utile sur le plan moral et social. Il est l'auteur du célèbre alexandrin : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.*

des affaires qu'il a rendues célèbres : Jean Calas, Pierre-Paul Sirven, chevalier de La Barre, comte de Lally.

En effet, face au fanatique et à l'intolérant aveugle, Voltaire oppose la figure de l'homme laïque¹⁹, nommé « Citoyen », vu comme l'ami de tous et du bien public, policé et ne manquant jamais d'humour pour faire valoir le droit commun à s'entretolerer au sein d'un État qui défend la culture philosophique et poétique, tout en refusant de promouvoir telle ou telle profession de foi.

6- La démocratie : En se libérant, par l'instruction, du pouvoir religieux, en rejetant les superstitions, les dogmatismes et les intégrismes, en privilégiant la raison critique, les hommes se dotent de la capacité d'agir sur le cours des choses en vue du bonheur de tous.

Il faut donc que s'organise la délibération de tous et la décision par tous. Un principe fondamental est énoncé : la souveraineté populaire. Tous les pouvoirs émanent non plus du roi, ni de dieu, mais du peuple.

De l'union entre des citoyens égaux naît la société unie par le pacte social qui confirme le lien entre tous. Pour Rousseau, - l'un des figures emblématiques de la philosophie des Lumières et auteur de « *du contrat social* » - des règles nouvelles doivent régir les rapports entre les hommes parce qu'ils sont inégalitaires, qu'ils spolient les hommes des fruits de leur travail et qu'ils asservissent des hommes au profit d'autres hommes. Il faut donc créer des règles

¹⁹La laïcité repose sur quatre principes censés réguler le rapport entre l'Etat et toutes les religions sans discrimination ou stigmatisation: la neutralité religieuse de l'État, la séparation institutionnelle (la séparation entre les producteurs de savoir et des normes religieuses et les gestionnaires de l'Etat), la liberté religieuse (la liberté **publique** de conscience c'est-à-dire la liberté de croire ou de ne pas croire ou de changer de religion. Soulignons que la notion de liberté de conscience est souvent mal comprise en étant réduite au for intérieur, simple fait de penser ce qu'on veut sans l'exprimer publiquement); la garantie de l'autonomie réciproque des pouvoirs publics par rapport aux institutions religieuses et vice versa. Grosso modo, la laïcité signifie que les convictions religieuses sont renvoyées à la liberté de conscience individuelle au même titre que les goûts et les préférences qui diffèrent de l'un à l'autre.

qui fassent l'objet d'un contrat social et qui ne dénaturent par les lois de l'homme ; celles qui viennent de son humaine nature.

Selon Rousseau, il existerait une loi naturelle qui s'imposerait avant tout pacte entre un souverain et ses sujets et qui ferait de cet acte un pacte bilatéral assurant aux deux parties le droit à la révolte contre toute violation de la loi morale dont on peut dire qu'elle comprend le droit issu du travail et le pouvoir paternel.

Le contrat social sera, pour Rousseau, *une forme de pacte scellé entre des hommes « libres et maîtres d'eux-mêmes » reposant sur une association d'individus qui fondent un pouvoir et reconnaissent ce faisant qu'ils soumettent à lui sans restriction.* Il y a donc dans un même mouvement l'expression d'un acte libre et l'abandon de cette liberté au profit d'une volonté générale censée être représentée par la somme des parties en présence sans que cette somme aboutisse à des résultats contraires aux intérêts de ses unités, c'est-à-dire ici, des individus la composant.

Dans la même ligne de pensée, Montesquieu (1689-1755), dans « *l'esprit des lois* », dénonce la monarchie absolue et développe sa réflexion sur la répartition des fonctions de l'État entre ses différentes composantes (séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire), appelée postérieurement « principe de séparation des pouvoirs », aujourd'hui encore considéré comme un élément essentiel de la démocratie²⁰.

Soulignons que cette conception était radicale en ce qu'elle contestait la structure en trois États de la monarchie française: le clergé, l'aristocratie et le peuple (le tiers état), représentés au sein des États généraux, effaçant ainsi le dernier vestige du féodalisme.

²⁰ Les principes de la démocratie sont : l'Etat de droit, la citoyenneté égalitaire, la séparation des pouvoirs, le suffrage universel, l'alternance, le fait d'avoir un mandat et on doit en rendre compte (la responsabilisation des élus), la séparation des autorités c'est-à-dire le fait de distinguer l'autorité religieuse qui s'impose à l'Etat de l'autorité de l'Etat qui est négocié par le peuple, et qui vient par les élections.

7- L'universalité humaine

La révolution des Lumières, c'est l'affirmation de la commune condition humaine.

« Comme la vérité, la raison, la justice, les droits de l'homme, l'intérêt de la propriété, de la liberté, de la santé sont les mêmes partout » souligne Condorcet.

« Quand il est question de raisonner sur la nature humaine, le vrai philosophe n'est ni Indien, ni Tartare, ni de Genève, ni de Paris, mais il est homme », constate Rousseau.

« Je suis nécessairement homme et je ne suis Français que par hasard » insiste Montesquieu.

Les Lumières transcendent toutes les frontières parce que la reconnaissance de la dignité qui est en chacun de nous, l'affirmation du droit de chacun à choisir sa voie abolit les frontières. Pour Montesquieu, Rousseau et Voltaire, les êtres humains ne se définissent pas par une appartenance à une communauté nationale, mais par leur appartenance à une nature humaine commune à tous les hommes. Les Lumières refusent de morceler le genre humain en groupes ethniques, historiques et culturels antagonistes.

A cet égard, si Montesquieu voit dans le libre commerce le moyen pour les peuples de communiquer ; sans assigner pour autant au commerce la recherche de l'unité, mais tout au contraire le respect des diversités, Diderot, d'Holbach et Voltaire seront des critiques féroces de l'esclavage et du colonialisme.

2.1-Révolution politique : la révolution française

Le contexte historique:

La philosophie des Lumières se répand progressivement en France. Pour ce mouvement intellectuel la raison est une source d'émancipation individuelle et collective, le peuple demeure le seul souverain véritable, et tous les hommes possèdent des droits naturels inaliénables. Or, Louis XIV meurt en 1715, après un règne qui a vu l'apogée du pouvoir royal et le retour à un ordre moral.

La Régence qui s'ouvre, innove quant à la gestion politique et financière du pays. Mais la France est secouée par les guerres et les famines, malgré une période de

trêve inaugurée par le règne de Louis XV de 1723 à 1774 : guerre de Succession d'Autriche, rivalité coloniale avec l'Angleterre, guerre de Sept Ans qui oppose la France à l'Angleterre et à la Prusse. Louis XVI tente de réorganiser les finances du royaume en s'appuyant sur Turgot et Necker. Mais les difficultés s'accroissent : mauvaises récoltes et banqueroute de l'Etat conduisent à la crise de 1789 et à la convocation des États généraux.

Une série d'événements :

La Révolution française est la période de l'histoire de France comprise entre l'ouverture des États généraux²¹, le 5 mai 1789, et le coup d'État du 18 brumaire²² de Napoléon Bonaparte, le 9 novembre 1799.

Les **États généraux** s'ouvrent le 5 mai à Versailles, où le Roi réside avec sa cour. 1 200 députés, venus de tout le royaume, sont présents. Les députés du **Tiers Etat** sont les plus nombreux. Dans la France inégalitaire, les députés veulent savoir comment les votes vont être comptés : par « **ordre** » (un vote par ordre) ou par « **tête** » (un vote par député). Louis XVI décide du vote par ordre ; les députés du Tiers Etat protestent et se constituent le 17 juin en « **Assemblée nationale** ». Des curés membres du bas clergé et des nobles les rejoignent. **Louis XVI** fait face à la première Assemblée nationale de l'histoire de France.

²¹Dans le système politique du Royaume de France, on désignait par **États généraux** les assemblées extraordinaires réunissant les trois ordres (les *états*) de la société (Noblesse, Clergé, Tiers) convoquées par le Roi pour traiter d'une crise politique, en général une guerre ou une question diplomatique et décider d'une aide militaire ou fiscale. Les derniers états réunis, convoqués le 5 mai 1789 par Louis XVI pour résoudre la crise financière due aux dettes du Royaume, évoluèrent, à la suite du Serment du Jeu de paume et à la réunion des trois ordres le 27 juin, en une Assemblée nationale constituante qui décida de rédiger une constitution écrite qui marqua le commencement de la Révolution française.

²² Le coup d'État du 18 brumaire An VIII (9 novembre 1799, Brumaire est le deuxième mois du calendrier républicain français fut créé pendant la révolution et fut utilisé de 1792 à 1806) de Napoléon Bonaparte marque la fin du *Directoire* et de la Révolution française, et le début du *Consulat*.

Emmanuel-Joseph Sieyès souhaite renverser la Constitution de l'an III. Celle-ci ne pouvant être révisée qu'au bout de 9 ans, il lui faut imaginer un coup d'État. Pour cela, il utilise la complicité du Conseil des Anciens, en prétextant un soulèvement menaçant la vie des députés, et en les obligeant à se déplacer à Saint-Cloud. Il lui faut aussi un soutien militaire, qu'il trouve auprès de Bonaparte, qui assurera le commandement des troupes de Paris ainsi que la garde du corps législatif. Puis, il faut que le Directoire s'effondre pour permettre la rédaction d'une nouvelle Constitution. Sieyès, Roger Ducos et Barras démissionnent, et les deux autres directeurs, Moulin et Gohier, sont placés sous surveillance. Résultat de ce coup d'Etat : Le Consulat est mis en place, un régime autoritaire dirigé par trois consuls, dont seul le premier détient réellement le pouvoir : la France entame une nouvelle période de son histoire en s'appêtant à confier son destin à un empereur.

La révolution bourgeoise française se présente alors comme un véritable affrontement politique entre les représentants d'ancien Régime c'est-à-dire des anciennes forces sociales et économiques (aristocratie foncière/féodale, clergé, monarchie), et les classes qui émergent avec le nouveau mode de production de la socialité (bourgeoisie, petite bourgeoisie, classes ouvrière) particulièrement la bourgeoisie²³ qui revendique, face à l'aristocratie féodale, un pouvoir social et politique correspondant à son pouvoir économique.

Il s'agit d'un moment crucial de l'histoire de France, puisqu'elle marque la fin de l'Ancien Régime, et le remplacement de la monarchie absolue française par une monarchie constitutionnelle, puis par la Première République (Le 21 septembre 1793 la proclamation la première République). La Révolution a bouleversé complètement la société, elle a mis fin à la royauté puisque le pouvoir n'est plus héréditaire (Louis XVI est guillotiné le 21 janvier 1793 à Paris, sa femme Marie-Antoinette, sera jugée plus tard et condamnée à mort et guillotinée le 16 octobre 1793), à la société d'ordres et aux privilèges. Elle a légué à la France la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, qui proclame l'égalité des citoyens devant la loi, les libertés fondamentales et la souveraineté de la Nation, apte à se gouverner au travers de représentants élus.

Grosso modo, une France nouvelle apparaît et de nombreux acquis ont été obtenus.

Les acquis de la révolution :

²³ Au début, les transformations économiques qu'entraîne la révolution mercantile ne se produisent que dans certains secteurs de la vie économique et dans certaines régions de l'Europe. L'aristocratie féodale les considère donc comme des phénomènes marginaux. Le secteur marchand peut alors se développer rapidement et augmenter d'une manière considérable sa richesse. Ainsi naît et se consolide une nouvelle classe sociale dans les villes ou bourgs qui sera dès lors désignée sous le nom de « bourgeoisie ». Cette nouvelle classe bourgeoise finira par revendiquer, face à l'aristocratie féodale, un pouvoir social et politique correspondant à son pouvoir économique. Les XVII^e et XVIII^e siècles surtout seront marqués par les conflits et les luttes entre ces deux classes sociales. Ces conflits et luttes prennent la forme de grandes révolutions bourgeoises : la Révolution anglaise d'abord au XVII^e siècle, la Révolution française un siècle plus tard, et enfin la Révolution allemande dans le dernier tiers du XIX^e siècle.

Economiques : si la révolution qui a effacé l'ancien Régime dans lequel la société était divisée en trois ordres juridiquement inégaux : clergé, noblesse et tiers-état ; il a aboli les anciens privilèges et tous les citoyens paient un impôt en fonction de leur revenu.

Politiques : les premières élections au suffrage universel masculin et la mise en œuvre de la séparation des pouvoirs étaient un acquis de la révolution

Sociaux et civiques : le 26 août 1789, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen est adoptée comme préambule à la Constitution : égalité des droits, liberté d'opinion et de la presse, respect de la propriété. Puis, le droit au mariage civil et au divorce était introduit par le code civil de 1804.

Religieux : Les biens du clergé sont confisqués et vendus par l'Etat. L'Assemblée a voté la constitution civile du clergé : les prêtres sont fonctionnaires et payés par l'Etat.

Toutefois, si, avec la révolution, la bourgeoisie accède directement au pouvoir et élimine de façon relativement nette la noblesse - d'où le caractère profondément antimonarchique et anticatholique de la révolution -, cette même bourgeoisie devra dorénavant faire face aux demandes des couches sociales qui ont aussi participé à la révolution et l'ont appuyée. Une situation presque constante de crise du pouvoir politique de la bourgeoisie est aussi un résultat de la Révolution française. Autrement dit, avec la phase du capitalisme industriel, **l'axe des conflits et des luttes de classes se déplace.**

La bourgeoisie, ayant accédé au pouvoir politique par la voie révolutionnaire, impose sa vision du monde à l'ensemble de la société. Du point de vue économique, le mode capitaliste de production de la société dépasse l'étape de transition du capitalisme commercial et s'engage dans l'industrialisation. Avec la manufacture d'abord et l'usine ensuite, un type nouveau de travailleur fait son apparition : l'ouvrier (la disparition de l'artisan et l'émergence de l'ouvrier).

Les nouvelles classes ouvrières, soumises au régime disciplinaire de l'usine et à une forte exploitation de leur force de travail, développent deux types de lutte contre la bourgeoisie : une lutte pour l'amélioration des conditions de travail (lutte syndicale), et une lutte politique²⁴. Le XIX^e siècle sera décisivement marqué par ces luttes syndicales et politiques de la classe ouvrière contre la bourgeoisie.

2- La révolution économique : la révolution industrielle

On appelle révolution industrielle la période historique pendant laquelle surviennent plusieurs innovations techniques qui changent plusieurs aspects de la société. Cette mutation sociale explique la dénomination révolution.

La révolution industrielle, désigne le processus historique du XIII^e siècle qui fait basculer -de manière plus ou moins rapide selon les pays et les régions - une société à dominante agraire et artisanale vers une société commerciale et industrielle dont l'idéologie est technicienne et rationaliste.

Cette transformation, tirée par le boom ferroviaire des années 1840, affecte profondément l'agriculture, l'économie, la politique, la société et l'environnement. C'est une phase d'intense transformation de l'industrie, caractérisée par l'utilisation de nouvelles techniques, le développement de nouvelles branches d'activité et une forte croissance. Elle a été permise grâce aux profits tirés de l'agriculture et du commerce et repose sur le charbon, la machine à vapeur mise au point par James Watt en 1769. De nouvelles machines dans le secteur du textile, de la sidérurgie sont développées.

²⁴ Pour la première fois dans l'histoire se développe au sein des unités de production - les usines ou fabriques -une organisation spécifique de travailleurs, le syndicat, qui lutte pour des conditions meilleures de travail. À ces luttes syndicales succéderont des luttes plus politiques, portant d'abord sur le droit à participer au choix des représentants politiques (droit de vote), ensuite sur le droit à l'association politique ouvrière (partis ouvriers ou « laboristes ») et à l'accès des classes ouvrières aux institutions de décision politique (le Parlement). Les luttes ouvrières pour de meilleures conditions de travail qui marquent une bonne partie de l'histoire de l'Europe occidentale au XIX^e siècle ne peuvent être comprises qu'en prenant en compte les conditions matérielles particulièrement *cruelles* auxquelles sont soumises les nouvelles classes ouvrières. Nous distinguerons deux moments dans l'examen de ces conditions matérielles : l'expropriation de la population campagnarde lors du mouvement des *enclosures*, et la formation de la classe ouvrière dans les systèmes de la manufacture et de l'usine.

Amorcée en 1770 en Angleterre, la révolution industrielle s'est graduellement imposée aux autres pays d'Europe et également en Amérique. C'est pourquoi On parle parfois des « révolutions industrielles » (au pluriel) pour désigner les différentes vagues d'industrialisation qui se succèdent dans les différents pays²⁵ à l'époque moderne, car la révolution industrielle émerge en réalité de façon décalée dans le temps et dans l'espace selon les pays. De fait, l'industrialisation commence en Grande-Bretagne dans les décennies 1770-1780, avec le recours aux machines à vapeur, alimentées par la houille, qui pallie l'insuffisante production de charbon de bois. Elle se propage dans l'Europe de l'Ouest à partir de 1820 et accélère grâce au boom ferroviaire des années 1840.

Le chemin de fer constitue à lui seul une avancée majeure puisque ce secteur-clé va permettre une redéfinition de l'organisation du territoire : il va alimenter le processus d'industrialisation tout au long du XIX^e siècle en permettant un élargissement des marchés, en exposant les industries régionales à une concurrence nationale incitative, et en stimulant la dynamique de l'innovation (dans la création de voies, de gares, de ponts, de la signalisation, etc.) .

Une première avancée est fondée sur une **source d'énergie hégémonique : le charbon, un matériau de base : le fer, et un moteur universel : la machine à vapeur**²⁶, ce triptyque étant mis au service essentiellement du domaine du textile, puis du chemin de fer (années 1830). Car, la révolution industrielle comporte deux phases : la première est associée au charbon, au fer (qui sert notamment à la

²⁵ les premiers espaces à s'être industrialisés sont la Grande-Bretagne et la Belgique à la fin du XVIII^e siècle puis la France au début du XIX^e siècle : ce sont les pays de la première vague. L'Allemagne et les États-Unis, quant à eux, se sont industrialisés à partir du milieu du XIX^e, le Japon à partir de 1868 puis la Russie à la fin du XIX^e : ce sont des pays de la deuxième vague.

²⁶ L'invention de la machine à vapeur par James Watt en 1781 signale le point de départ d'une recherche toujours plus poussée de sources d'énergie puissantes. La découverte de ces sources est, en effet, la condition nécessaire pour l'utilisation de plusieurs outils mécaniques couplés à un seul moteur, ainsi que pour l'accélération du mouvement des outils.

construction du chemin de fer), à l'industrie légère (alimentation, vêtement, textile, etc.) ainsi qu'à la machine à vapeur.

La révolution industrielle est l'un des événements les plus importants de la civilisation moderne. En effet, ce moment charnière de l'Histoire a considérablement fait changer la société : transformation des techniques, transformations sociales et économiques. Depuis la révolution industrielle, plusieurs aspects se sont radicalement modifiés : **les modes de production, la définition du travail, les moyens de transport et l'organisation de la société et de l'économie.**

L'**industrialisation** représente **la généralisation de la mécanisation** et une forte augmentation du travail en manufacture et en usine (le passage de l'industrie domestique *qui repose sur le travail d'artisans et de leurs familles* à la manufacture *ou les artisans sont rassemblée sous un même toit, soumis à un même horaire*, et puis de la manufacture à l'usine).

Avant la révolution industrielle, il y avait déjà quelques tâches qui étaient mécanisées, toutefois, cette mécanisation ne se retrouvait pas dans toutes les villes ni dans toutes les productions. Il est alors important de retenir que l'on parle réellement d'industrialisation lorsque cette mécanisation est généralisée.

Avant l'arrivée des machines et du travail mécanisé, plusieurs marchands ont mis sur pied le factory system (les manufactures). Cette organisation de la production implique de regrouper tous les artisans dans un seul et même bâtiment. Ces artisans accomplissent leur travail sous la supervision du même patron. Il est important de retenir que les gens qui travaillent dans ces manufactures sont des artisans, c'est-à-dire qu'ils créent encore des objets de leurs mains, grâce à leurs outils.

Les usines font leur apparition en même temps que les machines. Les propriétaires de manufactures ont peu à peu intégré des machines mécanisées. Ces machines effectuent une partie du travail que les artisans faisaient par eux-mêmes. Les

employés des usines ne fabriquent plus, ils deviennent responsables de surveiller et d'alimenter les machines. Les ouvriers ne travaillent plus nécessairement sur toutes les étapes de la production. Ils doivent dorénavant accomplir une tâche simple et répétitive, sur une machine.

Les impacts de l'industrialisation

L'industrialisation de l'Angleterre, et éventuellement des autres pays, va engendrer plusieurs conséquences sur les plans économique et social.

Impacts sociaux

L'industrialisation va susciter de nombreuses modifications dans le rapport au travail et dans la composition de la société. Les ouvriers en usine travaillent dans des locaux sales, encombrés, bruyants, mal aérés, à l'intérieur desquels ils doivent accomplir des tâches simples et répétitives durant toute la journée. Leurs heures de travail (jusqu'à 14 heures par jour) se font toujours sous la supervision de contremaîtres sévères et stricts. Ils accomplissent des tâches épuisantes en échange d'un salaire largement insuffisant. De plus, les semaines de travail durent 6 jours et le nombre de jours de travail grimpe jusqu'à 300 jours par année.

Les travailleurs incluent également des femmes et des enfants (entre 20 et 40% des travailleurs sont des femmes et des enfants). En majorité, dans le secteur textile, ces nouveaux employés représentent des avantages majeurs pour les patrons : ils sont dociles et économiques. En effet, les femmes et les enfants reçoivent un salaire nettement inférieur à celui des hommes, en travaillant pourtant dans les mêmes conditions et en effectuant les mêmes tâches. Ces conditions de travail vont susciter des débats idéologiques et éthiques quelques années plus tard.

L'industrialisation a également changé le fonctionnement social en modifiant les classes sociales : on voit apparaître deux nouvelles classes sociales : les industriels bourgeois et les ouvriers. Les bourgeois sont les propriétaires des

usines et les patrons des ouvriers. Ils investissent un capital dans l'entreprise et veulent faire le maximum de profits. Les usines servent alors à améliorer la production en réduisant les coûts. Plus ces usines sont mécanisées, plus la productivité est grande, moins le besoin d'ouvriers est grand et plus grands sont les profits. Les machines constituent un avantage majeur pour une industrie : elles ne se fatiguent pas comme les humains. Le but des bourgeois est alors de produire plus vite, pour moins cher et de vendre plus. Les capitaux constituent la source de la richesse et l'urbanisation, la source de la main-d'œuvre.

Les ouvriers sont les employés des usines. Ils n'ont pas de poids dans la balance à part leur force de travail. Comme ils ne sont généralement pas spécialisés, ils n'ont pas de valeur et sont facilement remplaçables. Ils ne peuvent plus vivre de l'artisanat ou de l'agriculture, ils n'ont donc pas le choix de travailler en usine pour vivre, et ce, malgré les conditions difficiles et les salaires minuscules. Ils acceptent ainsi de vivre dans les villes polluées et insalubres. Dans leurs appartements malpropres, les ouvriers reviennent fatigués après leur journée de travail, ils n'ont pas de quoi s'alimenter correctement et n'ont pas accès à un médecin. L'espérance de vie, chez les ouvriers, ne dépasse pas les 30 ans.

L'urbanisation

L'urbanisation est l'augmentation de la proportion de la population vivant dans les villes. Les usines se situent près des sources d'énergie (eau et charbon) et près des chemins de fer. Généralement, les usines se situent dans les villes qui se développent de plus en plus rapidement : c'est l'urbanisation. En plus d'attirer les entrepreneurs, les villes attirent la main-d'œuvre disponible, les capitaux et le marché. De plus en plus de paysans quittent les campagnes pour aller chercher du travail en usine : c'est **l'exode rural**.

L'exode rural est le déplacement de population des zones rurales vers les zones urbaines. Les ouvriers dénichent des logements à proximité des usines. Comme il n'y a pas de système de transport et que les journées sont très longues, il faut que

les ouvriers habitent près de leur lieu de travail. Par contre, ces logements sont très chers, surtout si l'on tient compte du salaire des ouvriers. Ces logements sont humides, mal chauffés, mal éclairés, sales, surpeuplés, pleins de vermines et sans eau courante.

Conclusion :

Plusieurs éléments, difficilement localisables en termes de chronologie, ont contribué à bouleverser profondément les mentalités et les modes de pensée et, conséquemment, à l'émergence de la sociologie comme discipline scientifique :

-La naissance, dans le sillage du siècle des Lumières, d'un nouveau concept : l'homme. Ce qui relevait alors de la métaphysique ou de l'éthique, ce qui participait de la transcendance, devenait désormais partie prenante de la nature et de la mécanique sociale. L'homme **se conçoit désormais comme un objet social, comme l'acteur d'une histoire, comme une source de valeurs, comme producteur de richesses, enfin comme le fruit d'une éducation.** Il descend de son piédestal et son étude n'est plus interdite. Bref, au cours du 19^{ème} siècle, l'homme, d'une finalité métaphysique (même débarrassé de Dieu, il était resté dans le siècle précédent une valeur transcendante), devient le moyen de sa propre connaissance.

-A l'origine de cette nouvelle appréhension de l'homme deux majeurs : la révolution industrielle née en Angleterre et la Révolution politique française. Deux événements majeurs qui allaient faire découvrir aux hommes /femmes qu'ils/elles pouvaient être **les agents de la transformation du monde.**

Des millions d'individus sont extirpés de leur milieu paysan d'origine et transportés dans les nouveaux espaces urbains et industriels, des communautés entières sont bouleversées dans leur équilibre séculaire, de nouvelles relations sociales fondées sur l'anonymat du capital et du travail salarié remplacent les relations personnelles et concrètes des sociétés villageoises traditionnelles, des

revendications sociales et politiques surgissent et se multiplient jusqu'à prendre la forme de contestations violentes et d'effervescences révolutionnaires.

Telle est dans l'Europe du 19^{siècle}, l'expérience sans précédent qui imposa l'idée que la destinée des hommes n'était nulle part écrite à l'avance, mais se déterminait dans le champ social conflictuel. Dès lors, le regard froid et extérieur que l'on posait depuis des siècles sur les objets du monde physique afin d'en dégager les propriétés devenait susceptible d'être porté également sur les hommes et les phénomènes sociaux. Dans les faits, c'était bien cet individu objectif, défini principalement par sa force de travail et son statut juridique, que le fonctionnement du système capitaliste industriel imposait de plus en plus à l'existence humaine. La mesure de l'homme, dans ses nouvelles dimensions et fonctions sociales et économiques, devenait à la fois une nécessité pratique et une exigence intellectuelle.

Par ailleurs, dans une situation où les particularismes locaux allaient se fondre dans l'uniformité de la société industrielle, ou l'autre, déraciné de sa campagne et plongé dans les villes anonymes, devenait désormais le même, il était normal que la question de la conservation, de la destruction et de l'évolution des sociétés se transforme en une quête scientifique.

Des élémentaires à retenir :

Il ne sera sans doute pas inutile de synthétiser les idées principales que nous avons voulu souligner :

la sociologie est née d'un bouleversement de la transition vers une société nouvelle au carrefour de trois révolutions, politique (révolution française), économique (révolution industrielle), intellectuelle (triomphe du rationalisme, de la science et du positivisme).

Si la sociologie émerge, au XIX^e siècle, des essais et tentatives de saisir le fonctionnement de la société, c'est parce que des transformations majeures, politiques, économiques et scientifiques ont obligé les hommes à repenser les

liens qui les unissent. Autrement dit, la sociologie est née de la volonté de comprendre le social et d'agir dessus, et de la réflexion sur les désordres sociaux qui découlent de l'industrialisation massive.

Les grands principes des sciences de la matière et de la vie sont repris et traduits dans le champ de la société. Ainsi, la loi d'attraction universelle émise par Newton et la loi d'association posée par la biologie amènent à penser la société comme un organisme, un corps dont les liaisons entre les parties est nécessaires, image qui suppose à la fois des solidarités verticales, entre les générations, et des solidarités horizontales, entre les membres de la société.

En effet, dans le sillage du positivisme, la sociologie apparaît comme un outil neuf pour penser les défis d'une société en reconstruction qui doit rénover ses structures, restaurer un ordre social mis en pièce et s'affronter à la question sociale en analysant les retombées sociales du système capitaliste sur les travailleurs. Parmi les problèmes (les thèmes abordés) auxquels la sociologie naissante a été confrontée on peut citer les conditions de vie des ouvriers, l'organisation du travail en usine, l'émergence des cités industrielles, l'apparition de problèmes qualifiés de sociaux tels que misère, alcoolisme, hygiène mentale...etc.

Dans ce contexte social et intellectuel, Auguste Comte développe les principes de la sociologie dans son « système de politique positive ». Pour lui la sociologie permet de connaître à la fois les lois d'organisation de la société (« statique sociale ») et celles de son évolution (« dynamique sociale »). Avec la sociologie, il cherche aussi à résoudre les problèmes sociaux par l'organisation sociale : « *savoir pour prévoir, prévoir pour pouvoir* ».

Il est indu de souligner que pour Auguste Comte, « *le progrès est le développement de l'ordre* ». Il est une accumulation historique, non pas un arrachement radical au passé, mais sa ***réorganisation continue*** par le présent. Le progrès est donc inséparable de la tradition, sans laquelle l'humanité, qui est faite de « plus de morts que de vivants », n'existerait pas.

Définition opératoire²⁷ de la sociologie :

*La sociologie est une science qui cherche à comprendre et à expliquer l'origine, la nature, le fonctionnement et la transformation des groupes et ensembles humains. Elle étudie les normes, codes et croyances qui **organisent** une société, les hiérarchies, rôles et rites qui la structurent, les signes et symboles à travers lesquels elle **s'exprime**, les conflits et contradictions qui la **transforment** ou la **déchirent**.*

Quelques concepts à éclaircir :

1-La sociologie est une science²⁸ : la sociologie se définit comme une démarche qui « se veut scientifique du social en tant que tel », selon l'expression de Raymond Aron, peu importe ici que la sociologie soit ce qu'elle prétend être.

²⁷Une notion est opératoire parce qu'elle a la propriété d'identifier avec le moins d'erreurs possibles l'objet concerné. La définition proposée sera fondée sur les caractères extérieurs communs à tous les phénomènes. Il en va de soi qu'elle ne soit pas satisfaisante et qu'elle soit l'objet de trop nombreuses controverses pour qu'elle puisse constituer le socle d'une définition acceptable. De fait, nous avons déjà souligné que toute tentative de définition de la sociologie est condamnée à être partielle et incomplète. Soulignons à ce propos que l'importance accordée aux notions/concepts et à leur définition dans l'acte de connaissance du social est connue. Elle se justifie non seulement parce que le sociologue use d'un langage non formalisé partagé par tous et polysémique, mais également parce que la définition des notions/ concepts **est un des premiers stades de la catégorisation de l'objet.** De fait, chaque sociologue mobilisera ainsi au cours de ses travaux des concepts/notions en fonction des problématiques qui sont les siennes et des hypothèses qu'il énonce. Certains concepts/notions deviendront des concepts de référence utilisés comme tels alors que d'autres-bien (ou parce que) qu'ils occuperont une place centrale dans l'histoire de la discipline- seront discutés et critiqués au sens Kantien du terme. Enfin d'autres seront oubliés et activés par périodes. Voir :

Claude Giraud, *Histoire de la sociologie*, Paris, PUF, Coll. Que-sais-je ?, PUF, 3^e édition, 2004 PP.53-54

²⁸Plusieurs savants doutent ou renient la scientificité de la sociologie de fait de l'absence d'un paradigme qui renvoie au consensus théorique et méthodologique entre les sociologues et de la grande incertitude qui caractérise sa méthodologie et la corroboration de ses théories. A titre d'exemple, dans son ouvrage « *les trois cultures : Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie* », Wolf Lepenies soutient que la sociologie est une troisième voie entre les sciences de la nature et la littérature. Notons que cette controverse sur le caractère scientifique

La question que nous sommes en droit de nous poser est de savoir **qu'est ce que la science ?**

La science est un mode de connaissance de la nature et de l'être humain. Un scientifique veut savoir comment fonctionne la nature et l'être humain. il veut connaître la vérité à leur sujet. Une science est constituée par un ensemble de connaissances, établies de manière critique, organisée de façon systématique, et tendant à l'explication des phénomènes étudiés.

Mais si la science n'est pas le seul mode de connaissance des phénomènes naturels et humains parce que les mythes et la religion sont également des modes de connaissance de ce qui nous entoure²⁹, Comment distingue-t-on ce qui *est science*

de la sociologie a conduit Pierre Bourdieu, chef de file des artisans contemporains d'une sociologie scientifique, d'avancer l'argument suivant : La sociologie, disait Bourdieu, a le triste privilège d'être sans cesse affrontée à la question de sa scientificité. On est mille fois moins exigeant pour l'histoire, ou l'ethnologie, sans parler de la géographie, de la philologie ou de l'archéologie (...), parce qu'elle dévoile des choses cachées et parfois refoulées comme la corrélation entre la réussite scolaire, que l'on identifie à « l'intelligence », et l'origine sociale ou, mieux, le capital culturel hérité de la famille. Ce sont des vérités que les technocrates, les épistémocrates- c'est-à-dire bon nombre de ceux qui lisent la sociologie et de ceux qui la financent- n'aime pas entendre. Une des façons de se débarrasser de vérités gênantes est de dire qu'elles ne sont pas scientifiques ; ce qui revient à dire qu'elles sont « politiques », c'est-à-dire suscitées par « l'intérêt », la « passion », donc relatives et relativisables (...) En effet; conclut-il, me paraît avoir toutes les propriétés qui définissent une science. Mais à quel degré ? La question est là. Et la réponse que l'on peut faire varie beaucoup selon les sociologues. En tout cas, il y a belle lurette que la sociologie est sortie de la préhistoire, c'est-à-dire de l'âge des grandes théories de la philosophie sociale à laquelle les profanes l'identifient souvent. L'ensemble des sociologues dignes de ce nom s'accorde sur un capital commun d'acquis, concepts, méthodes, procédures de vérification. Elle reste que, pour des raisons sociologiques évidentes- et entre autres parce qu'elle joue souvent le rôle de discipline refuge-, la sociologie est une discipline très *dispersée* (au sens statistique du terme) et cela à différents points de vue. Ce qui explique que la sociologie donne l'apparence d'une discipline divisée, plus proche de la philosophie que des autres sciences. Mais le problème n'est pas là : si l'on est tellement pointilleux sur la scientificité de la sociologie, c'est qu'elle dérange. Voir : Pierre Bourdieu, *Questions de la sociologie* Paris les éditions de Minuit P.19

²⁹ A ce propos on peut évoquer Paul Feyerabend qui a écrit un livre portant le titre « *contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* » dans lequel il a estimé que la science ne possède aucune caractéristique intrinsèque qui la rendait supérieure aux autres branches du savoir, comme les mythes antiques ou le vaudou. Ainsi il rejette l'idée qu'il existe un argument décisif favorisant la science sur d'autres formes de savoir qui lui sont incommensurables. Dans cette optique, le choix entre des théories se réduit à des choix déterminés par les valeurs subjectives et les souhaits des individus.

de ce qui ne *l'est* pas ? En quoi se distingue-t-elle des autres modes de connaissance ? Qui sont les critères qui fondent la rigueur de la science et sert de socle à partir duquel elle se positionne par rapport aux autres modes de connaissance ? La rigueur, l'enchaînement d'arguments et la logique, donneraient-ils nécessairement un caractère scientifique à ce que l'on expose ? Une nouvelle question surgit alors : Quels sont les critères de scientificité de la sociologie ?

Force est de constater que l'existence d'un minimum de consensus sur les principaux fondements épistémologiques de la science ne supprimerait pas certaines objections de poids contre leurs présupposées et leurs arguments³⁰.

Les fondements épistémologiques de la science³¹ :

Le grand objectif de la science moderne consiste à produire des vérités dont les caractéristiques sont les suivantes³² :

1-Le savoir scientifique se fonde sur l'autorité générale de la communauté des savants, à savoir une communauté d'individus rationnels et égaux. Cette autorité s'appuie sur l'égalité entre les chercheurs, la liberté d'expérience et la rationalité

³⁰Ici on peut présenter une objection plus sérieuse, évoqué par Alain Chalmers, contre ceux qui croient que *la science commence par l'observation* ou estiment que *l'observation fournit une base sûre* à partir de laquelle la connaissance peut être tirée (tels les inductivistes à savoir ceux qui se basent sur le raisonnement inductif parce qu'ils croient que la vérité ne vient pas de la logique mais de l'expérience, que la base de la connaissance scientifique est fournie par les observations faites par un observateur dénué de tout préjugé) : ce que voit un observateur, c'est-à-dire l'expérience visuelle qu'il éprouve en voyant un objet, dépend en partie de son expérience passée, de ses connaissances et de ses attentes. En effet, des observateurs, témoins de la même scène au même endroit, voient la même chose, mais l'interprètent différemment. Voir à ce propos : Alain Chalmers, *Qu'est ce que la science ?* Traduit de l'anglais par Michel Biezunski , Paris, La Découverte 1987 PP : 50-57

³¹ François Dépelteau *La démarche d'une recherche en sciences humaines. De la question de départ à la communication des résultats*, Bruxelles, De Boeck, 2000, PP.62-63

³² Rappelons que ces principes furent d'abord adoptés en sciences naturelles avant d'être importés par les sciences humaines qui se servirent des sciences comme la physique et la biologie comme modèle. Autrement dit, les grands principes des sciences de la matière et de la vie sont repris et traduits dans le champ de la société.

des arguments. Autrement dit, la vérité émerge des discussions entre des savants libres, égaux et rationnels. Par conséquent, si on cherche à convaincre grâce à des arguments rationnels ou des faits, faire preuve d'un esprit scientifique interdit d'accepter une vérité simplement parce qu'elle émane d'une autorité puissante comme Dieu, le Vatican, un curé, un gourou, un maître ou toute autre autorité spécifique.

2-Le savoir scientifique est produit par des scientifiques qui font preuve d'objectivité. A cet égard, faire preuve d'objectivité, c'est donc, d'une manière générale faire en sorte que nos valeurs, préjugés, idéologies, croyances, etc, ne déforment pas notre observation de la réalité. Le regard scientifique doit être pur et neutre. Il n'y a pas de place dans la science pour les opinions personnelles, goûts et spéculations de l'imagination. Il faut éviter un vocabulaire normatif ou prescriptif afin d'éliminer les propres prénotions du spécialiste des sciences humaines, les fausses évidences qui dominent l'esprit des vulgaires.

3-Le savoir scientifique est un savoir qui a fait ses preuves. L'expérience reste la pièce maîtresse de l'argumentation et une garantie de scientificité parce que les vérités scientifiques ne sont pas des pures spéculations sorties de l'imagination de chercheur, elles doivent être toujours vérifiées ou corroborées par nos expériences. Autrement dit, les théories scientifiques sont tirées de façon rigoureuse des faits livrés par l'observation et l'expérience. Ce sont des vérités empiriques qui sont vérifiées par des expériences. Ces expériences sont soit de simples observations (selon les empiristes anglais) soit des manipulations inhérentes à l'utilisation de la méthode expérimentale.

Les recherches scientifiques ne portent donc pas sur des phénomènes métaphysiques comme Dieu, l'influence des Esprits, la Raison dans l'Histoire, etc, qui s'avèrent inaccessibles à nos sens, donc à nos expériences. En effet, Les scientifiques n'ont rien à dire sur le surnaturel ou l'extraterrestre.

La démarche inductive

(Qui nous vient des empiristes anglais : cette démarche se fonde sur la raison plutôt que sur le sens et l'expérience)

Le chercheur se pose une question



(Pourquoi certains animaux volent-ils ?)

Sans idées préconçues, il se livre à des observations multiples de **cas particuliers** :

(Des centaines, voire des milliers d'animaux volants et non volants sont systématiquement et rigoureusement observés)



A force d'observer, certaines récurrences s'imprègnent dans l'esprit du chercheur-observateur :

(Les animaux dotés d'ailes volent, les autres pas)



Formulation d'énoncés généraux (hypothèses, théories, lois ...) :

(Les ailes permettent aux animaux de voler)

La démarche déductive

(Le plus digne représentant de cette démarche est René Descartes (1596-1650))

Le chercheur se pose une question



(Comment puis-je être certain que j'existe ?)



Il formule une prémisse (ou intuition) :

Je pense

(Je pense est une intuition car cette connaissance est certaine et indiscutable. Comment pourrais-je douter que je pense ? Si je doute que je pense alors c'est que je pense).



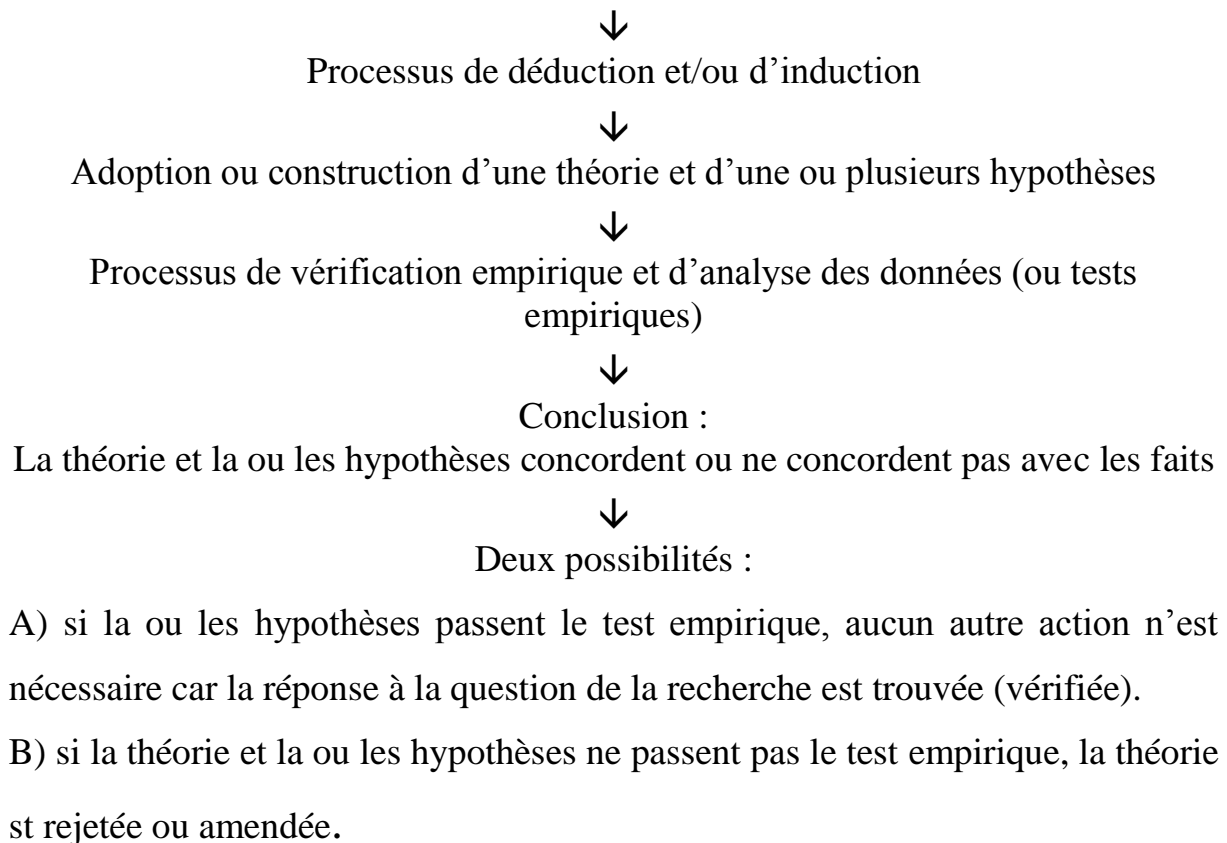
Grace à sa raison (à son intelligence) il en déduit certaines conséquences logiques :

(Donc je suis, j'existe)

La démarche hypothético-déductive

(Est la plus usitée, mais il n'est pas la seule)

Question de recherche



↙

La théorie est rejetée en faveur
d'une autre théorie

↘

la théorie est amendée selon
les nouveaux faits

Illustration de la démarche hypothético-déductive :

Dans un premier temps : le chercheur se pose une question de recherche

Exemple : Pourquoi certains jeunes se suicident et d'autres pas ?

Dans un deuxième temps : il procède à des déductions et/ou des inductions selon les prémisses et connaissances empiriques du sujet qu'il possède (**le chercheur sait, par exemple que la perte d'un emploi cause la dépression et que la dépression est une cause fréquente de suicide. Il le sait car il l'a déduit grâce à son intelligence, il l'a lu dans un ouvrage spécialisé ou un ami a tenté de mettre fin à ses jours après avoir perdu son emploi).**

Dans un troisième temps : le chercheur adopte ou construit une théorie et une ou des hypothèses de recherche. **Exemple** : **le taux de suicide est plus élevé chez les jeunes ayant perdu un emploi**).

Dans un quatrième temps : le chercheur procède à des tests empiriques dans le but de vérifier ou d'infirmer la ou les hypothèses de la recherche. **Exemple** : **le chercheur procède à une analyse statistique afin de constater si les jeunes ayant perdu un emploi ont un taux de suicide plus élevé que les autres**.

—>La suite de la recherche dépend des résultats de l'analyse des données :

Si la théorie et la ou les hypothèses de la recherche sont vérifiées, la recherche est terminée. Il ne restera plus au chercheur qu'à commencer.

Par contre

Si la théorie et la ou les hypothèses sont infirmées par les faits, alors le chercheur peut délaisser sa théorie au profit d'une autre ou modifier sa théorie et son ou ses hypothèses en tenant compte des nouveaux faits.

—>Dans un cas comme dans l'autre, la recherche recommence (ou se poursuit) : le chercheur procède à des nouvelles déductions et/ou inductions, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il découvre la vérité, c'est-à-dire la théorie et l'hypothèse qui correspondent aux faits.

La démarche hypothético-déductive classique (Version simplifiée)

Question de recherche
(Quels sont les causes sociales du suicide ?)



Formulation d'une réponse provisoire à la question de la recherche
(La perte d'un emploi est une cause du suicide)



Réalisation de tests provisoires pour vérifier la véracité de la réponse provisoire

↙

La réponse provisoire est confirmée
par les tests empiriques

↓

Fin de la recherche

↘

La réponse provisoires est infirmée
par les tests empiriques

↓

Poursuite de la recherche

Source : François Dépelteau *La démarche d'une recherche en sciences humaines. De la question de départ à la communication des résultats*, Bruxelles, De Boeck, 2000, PP.62-63

4-Un autre fondement épistémologique de la science moderne : le déterminisme. C'est une manière de concevoir l'univers « naturel et humain », selon laquelle la succession des événements et phénomènes est due au principe de **causalité**, qui **désigne la série linéaire des faits empiriquement constatables qui se succèdent nécessairement**. Autrement dit, dans la perception déterministe, chaque mouvement, chaque événement, chaque phénomène est donc l'effet d'une cause et la cause d'un effet. Ainsi, dans l'enchaînement causal, la disparition ou la cessation de la cause entraîne la disparition ou la cessation de son effet. Par conséquent, la connaissance des causes nous permet de prédire avec certitude l'arrivée de l'effet.

De fait, les scientifiques estiment que tous les phénomènes de l'univers sont soumis à des lois ; et corrélativement, cherchent à établir des liens de causalité, et non seulement mais aussi découvrir des lois de la nature qui expriment des liens de causalité récurrents et invariables. Autrement dit, ils estiment que l'ensemble des phénomènes observables sont soumis à des lois causales immuables dans le temps et l'espace et que le but de la science est de rechercher ces lois.

Rappelons ici que dans son acception stricte, la loi d'un phénomène est la connexion nécessaire qui existe entre des causes données, situées dans certaines conditions d'activité, et les effets qui en dérivent. Ce lien pouvant parfois être décrit par une loi physico-mathématique qui fonde alors le caractère prédictif de ces derniers.

A ce titre, Claude Bernard³³ estime que « *la loi des phénomènes n'est rien autre chose que cette relation (entre causes et effets) établie numériquement, de manière à faire prévoir le rapport de la cause à l'effet dans tous les cas donnés* ». Et dès lors quand on possède la loi d'un phénomène, on connaît non seulement le déterminisme absolu des conditions de son existence, mais on a encore les rapports qui sont relatifs à toutes ses variations, de sorte qu'on peut prédire les modifications de ce phénomène dans toutes les circonstances données.

Quelques exemples :

-La loi de la gravitation qui énonce que « *Tous les corps dans l'univers s'attirent deux à deux avec une force qui varie comme l'inverse du carré de la distance qui les sépare* ». (La loi de la gravitation ou loi de l'attraction universelle, découverte par Isaac Newton (1642-1727), est la loi décrivant la gravitation comme une force responsable de la chute des corps et du mouvement des corps célestes, et de façon générale, de l'attraction entre des corps ayant une masse).

-La théorie de la relativité restreinte élaborée par Albert Einstein (1879-1955) en 1905, qui énonce que « *la masse dépendait de la vitesse et que la masse et l'énergie pouvaient se transformer l'une en l'autre* ».

Rappelons que les deux postulats de la relativité restreinte sont les suivants :

1-*Les lois de la physique ont la même forme dans tous les référentiels inertiels*

2-*La vitesse de la lumière dans le vide a la même valeur dans tous les référentiels inertiels.* (Autrement dit, aucune information ne peut se propager plus vite que la vitesse de la lumière dans le vide fixée à 299 792 458 mètres par seconde. Cette valeur équivaut à 1 079 252 848,8 kilomètres par heure).

-La théorie de la relativité générale qui énonce que « *les rayons lumineux étaient courbés par de forts champs gravitationnels* ».

Autres lois telles :

³³ Claude Bernard, Introduction à l'étude de la médecine expérimentale 1865 P.114 disponible sur : http://www.acgrenoble.fr/PhiloSophie/file/bernard_medecine_exp.pdf

-Tous les métaux se dilatent sous l'effet de la chaleur.

-L'eau bout à 100 degré (lorsque la température atteint ce degré l'eau bouillera).

-L'eau gèle à 0 degré (si la température tombe en dessous de 0 degré l'eau va geler).

S'il est hors de conteste que les phénomènes du monde physique sont soumis à des lois et si la loi scientifique, ne peut être fondée que sur une certitude et sur un déterminisme absolu et non sur une probabilité, force est de constater que l'usage de mot loi en science humaines est problématique pour la raison suivante : il va sans dire que les faits sociaux présentent des caractéristiques très particulières et ne peuvent jamais être considérés comme des phénomènes physiques ou mécaniques. Autrement dit, les sciences humaines se distinguent des sciences naturelles à plusieurs égards parce que les phénomènes sociaux diffèrent essentiellement des phénomènes physiques, quant à la nature des causes qui leur donnent naissance : les effets de la libre volonté échappent au déterminisme qui régit les agents physiques **parce que** l'incontournable liberté des êtres humains contrecarre le déterminisme et la recherche des lois scientifiques. **Puis**, les actions humaines sont en partie liées aux finalités visées par les êtres humains. Cela amène les sciences humaines à comprendre les phénomènes plutôt que de simplement les expliquer. **Ensuite**, les phénomènes humaines sont plus complexes que tous les autres phénomènes (naturels) parce que le sujet (le chercheur) et l'objet d'étude sont de même nature (ils sont humains), c'est-à-dire l'observateur est lui-même une partie de son observation, puis les influences psychologiques, individuelles ou collectives sont plus variables, plus enchevêtrées que les causes physiques, le libre arbitre, en tant que résistant à ces influences, est une nouvelle cause de complexité.

Mais, après tout, il n'y a qu'une différence de degré entre la complexité des phénomènes sociaux et celle des phénomènes naturels.

Comme toute science, disait Bourdieu³⁴, la sociologie accepte le principe du déterminisme entendu comme une forme du principe de raison suffisante. La science qui doit *rendre raison* de ce qui est, postule par là même que rien n'est sans raison de ce qui est, postule par là même que rien n'est sans raison d'être. Le sociologue ajoute *sociale* : sans raison d'être proprement sociale. Devant une distribution statistique, il postule qu'il existe un facteur social qui explique cette distribution et si, l'ayant trouvé, il y a un résidu, il postule l'existence d'un autre facteur social, et ainsi de suite.

Pour éviter toute équivoque *il faut que le déterminisme social cesse de se confondre avec la nécessité divine, providentielle*. Autrement dit, nous interrogeons la réalité sociale en termes sociologiques seulement à partir du moment où nous dissociions «*la vision inéluctable d'un ordre divin qui fixe à tout individu son "état" et sa place dans une organisation intangible*» et *les déterminations sociales*, c'est-à-dire les relations sociales nécessaires dans lesquelles sont pris les êtres humains en société.

De même on ne doit pas confondre **corrélation (concomitance)**³⁵ et **causalité** : ce n'est pas parce qu'il y a corrélation qu'il y a causalité.

³⁴ Pierre Bourdieu Questions de sociologie Paris Editions de Minuit 2002 P. 44

³⁵ Ici on peut rappeler l'exemple de Durkheim qui ne confond pas **concomitance** (Ou **régularités statistiques** qui renvoie aux convergences progressives vers la moyenne, que l'on constate dans les phénomènes sociaux) et **causalité** : toute **corrélation** entre deux variables n'implique pas, en effet, l'existence d'un rapport de causalité directe. Dans certains cas, une variable intermédiaire peut s'intercaler. Ainsi, le parallélisme observé, dans « *le suicide* », entre l'allongement du jour et l'augmentation des taux de suicide trouve son explication dans le fait que l'allongement du jour induit lui-même une intensification de la vie sociale. On a donc le schéma d'explication suivant : accroissement du jour → intensification de la vie sociale → augmentation des taux de suicide.

Dans d'autres cas, le parallélisme observé dans l'évolution de deux phénomènes peut s'expliquer par l'impact d'une troisième variable. Ainsi, la corrélation établie entre le développement de l'instruction et l'accroissement des taux de suicide n'autorise pas à en induire que le développement de l'instruction est la cause de l'augmentation des taux de suicide. En effet, l'évolution des deux phénomènes s'explique par l'action d'une tierce variable : la perte d'influence de la tradition religieuse, lorsque le développement et l'instruction n'est pas lié à cette érosion de la tradition, il n'induit pas une augmentation des taux de suicide. Voir : Henri Mendras, Jean Etienne: les grands auteurs de la sociologie : Tocqueville, Marx ; Durkheim, Weber, Paris Hatier, 1996 P: 98

Dans ce sens, la volonté et la liberté humaine en tant qu'une particularité des sciences humaines expliquent également pourquoi les sociologues parlent des **lois sociales ou des lois tendanciennes au lieu de parler des lois tout court qui renvoient à l'éternité c'est-à-dire à des lois éternelles**.

De fait, la loi sociale est une loi **historique**, qui se perpétue aussi longtemps qu'on laisse jouer, c'est-à-dire aussi longtemps que ceux qu'elle sert (parfois à leur insu) sont en mesure, de perpétuer les conditions de son efficacité.

La science, ajoute Bourdieu, doit savoir qu'elle ne fait qu'enregistrer, sous forme de lois tendanciennes, la logique qui est caractéristique *d'un certain jeu, à un certain moment*, et qui joue en faveur de ceux qui, dominant le jeu, sont en mesure de définir en fait ou e droit les règles du jeu.

Cela dit, dès que la loi est énoncée, elle peut devenir un enjeu de luttes : lutte pour conserver en conservant les conditions de fonctionnement de la loi, lutte pour transformer en changeant ces conditions. La mise à jour des lois tendanciennes, conclut Bourdieu, est la condition de la réussite des actions visant à les démentir.

5-L'une des caractéristiques majeures de la science est sa capacité à expliquer et à prédire. Par conséquent, les lois et les théories fonctionnent en tant que dispositifs prédictifs et explicatifs dans la science. Parce que l'objectif des scientifiques est d'expliquer l'univers pour mieux le maîtriser ; le contrôler ; le manipuler et le dominer (**savoir c'est prévoir ; et prévoir c'est pouvoir**, disent les positivistes).

Aussi comme le rappelle Zygmunt Baumann, « ***la sociologie est née en tant que projet moderne, et comme tous les autres projets modernes, elle a poursuivi dès ses débuts et pendant toute (ou du moins la plus grande partie de) son histoire la tâche comtienne ternaire de savoir pour prévoir, prévoir pour pouvoir*** »³⁶.

³⁶ BAUMANN Z. 2002 *Society under Siege*, Cambridge, Polity Press; P:1 Cité par: Javeau Claude, « Pourquoi la sociologie est-elle une science critique ? », *Education et sociétés* 1/2004 (n° 13), p. 57-70

C'est la connaissance des causes qui nous permet de prédire avec certitude l'arrivée de l'effet. En effet, si je sais comment se comporte un phénomène en établissant le rapport de causalité qui l'explique, son contrôle devient possible. De fait, c'est le savoir scientifique qui permet à un astronome de prédire quand aura lieu la prochaine éclipse de Soleil.

A ce propos, il faut rappeler qu'à **la question « à quoi sert la sociologie ? »**, les réponses classiques oscillent autour de trois positions typiques³⁷ :

1) La sociologie doit servir à résoudre les problèmes sociaux. Auguste Comte voulait que la sociologie soit à la société ce que la biologie est à la médecine. Une fois élucidée les lois de fonctionnement de la société, elle doit permettre de soigner ses maux et de gouverner son devenir.

Dans le même esprit, Emile Durkheim écrira, dans l'introduction de ***La Division du travail social*** (1895), que « ***la sociologie ne vaut pas une heure de peine si elle ne devait avoir qu'un intérêt spéculatif*** ».

2) La sociologie ne doit servir à rien. Max Weber, de son côté, a voulu établir une distinction nette entre ***le savant et le politique***. La nécessaire séparation du monde de l'action et de celui de la science s'appuie selon lui sur l'opposition entre les « jugements de faits » et les « jugements de valeur ». Conserver son indépendance vis-à-vis de toute demande sociale reste pour certains sociologues la garantie d'une autonomie de la recherche et un gage d'indépendance intellectuelle. Même si M. Weber a vécu tragiquement ce clivage, lui qui voulait participer activement à la vie politique de son temps.

3) La sociologie est au service de la critique sociale. Pour les sociologues de l'espèce « critique », la sociologie contribue à la contestation et à la transformation

³⁷Achille Weinberg : la sociologie Editions science humaine. Disponible sur : http://www.scienceshumaines.com/sociologie_fr_12743.html

de l'ordre social en dévoilant les ressorts cachés du pouvoir, des inégalités ou de l'ordre dominant.

Rappelons à cet égard que Pierre Bourdieu a une conception militante de la science puisque la sociologie doit produire un certain nombre d'effets sociaux et politiques en questionnant le monde comme il est, en mettant en question l'ordre social et les rapports de domination à partir desquels se construit le monde social, ce qui revient à la fois à le dénaturiser et à le défataliser (pour prendre un néologisme de Bourdieu lui-même qui résumait à la fin de sa vie l'objectif de la sociologie à travers ce slogan : « Défataliser pour repolitiser »). Cependant, il ne s'agit pas de faire de l'idéologie.

Autrement dit, la tâche du sociologue selon Bourdieu n'est pas d'inculquer aux dominés le discours qu'ils sont censés tenir sur leur propre condition mais de leur « donner des outils permettant de démonter les mécanismes de domination qui fonctionnent comme des divisions naturelles, normales et ancestrales ».

Se pose alors la question de la réception du discours sociologique : le sociologue entend aider les dominés en leur fournissant des instruments de résistance et d'auto-défense face aux agressions symboliques, la sociologie devenant, pour reprendre le titre du film de Pierre Carles, « un sport de combat », mais il n'est pas sûr que lesdits dominés aient le degré d'instruction et d'abstraction nécessaire pour recevoir le discours sociologique et en tirer le profit que le sociologue attendrait. Quant aux intellectuels, leurs résistances les rendent incapables de lire et de comprendre le travail du sociologue. De sorte que, comme le dit Chartier : « [...] est-ce qu'on n'arrive pas à cet effrayant paradoxe qui consiste à dire que tu écrirais pour ceux qui ne peuvent pas te lire et que tu serais lu par ceux qui ne peuvent pas te comprendre ? ».

La question de fond qui se pose est de savoir qui a *intérêt* à plus de connaissance et à plus de transparence concernant le monde social. Le travail sociologique va contre les préjugés, contre les habitudes de pensée, contre ce que Bourdieu appelle

le *fast thinking* (disons, en gros, l'essayisme journalistique) qui, produisant, un certain type de discours attendu sur le monde social qui conforte l'ordre établi occulte par là même des problèmes structurels beaucoup plus fondamentaux. Personne, et surtout pas les dominants, n'a intérêt au dévoilement et à l'objectivation des mécanismes de reproduction, de domination et de violence symbolique qui sont au fondement de l'ordre social et du monde comme il va. Le sociologue va donc à contre-courant en disant des choses que personne n'attend, que personne ne veut savoir et qui pourtant seraient profitables au plus grand nombre : « [...] le problème du sociologue, c'est qu'il essaie de dire des choses que personne ne veut savoir et surtout pas ceux qui le lisent. Et, du même coup, cela me fait parfois douter de la légitimité de mon existence de sociologue et de la fonction du travail scientifique : est-ce qu'il est bon de dire ce qu'il en est du monde social ? Est-ce qu'un monde social qui se connaîtrait lui-même serait vivable ? Je pense que oui ; je pense que beaucoup de souffrances, beaucoup de misères qui sont toujours oubliées par la grand déploration marxiste seraient formidablement atténuées s'il y avait une transparence, une plus grande connaissance de ce qu'il en est de la culture, de ce qu'il en est de la religion, de ce qu'il en est du travail, etc. ».

Ce travail visant à faire advenir cette utopie concrète d'un monde social moins violent symboliquement (et donc aussi, sans doute, physiquement puisque ce sont les violences symboliques qui finissent par produire les violences physiques) commence par des mesures simples qui concernent d'abord les producteurs professionnels de discours symboliques, en l'occurrence les intellectuels : « Je pense, disait Bourdieu, que si tous les intellectuels travaillaient dans l'espace qui le concerne pour faire advenir un tout petit peu plus de transparence, un peu moins d'auto-satisfaction, ce serait un grand changement. Pour prendre une mesure très simple : s'il y avait une commission juridiquement garantie de sociologues, de juristes, etc. pour le contrôle du bon usage des sondages -pas seulement la taille

des échantillons, ça irait beaucoup plus loin-, ça serait un progrès dans le sens de la démocratie, voilà un exemple très simple ».

Contrairement aux accusations de déterminisme rigide dont on accuse Bourdieu, la mise au jour des mécanismes de domination sociale qui sont impliquées par notre position plus ou moins dominante ou dominée dans le monde social en général et dans le champ dans lequel nous nous trouvons, cette mise au jour, donc, a pour but de nous rendre libres sur le mode spinoziste : **être libre, c'est prendre conscience de tout ce qui nous détermine.** Les résistances spécifiques qu'opposent les intellectuels à la sociologie sont donc à comprendre comme le refus de faire le deuil de l'illusion de leur liberté immédiate, deuil qui mettrait en danger la position d'autorité qu'ils ont acquise dans le monde social. L'illusion de la liberté est, en effet, paradoxalement, le mode par lequel s'exerce le déterminisme le plus implacable- implacable car, précisément, inconscient. D'où le désaccord de fond du sociologue avec la philosophie « humaniste » dominante car **on ne naît pas sujet, on le devient** : « [...] nous naissons déterminés et nous avons une petite chance de finir libres ; nous naissons dans l'impensé et nous avons une toute petite chance **de devenir des sujets.** Ce que je reproche à ceux qui invoquent à tout va la liberté, le sujet, la personne, etc., c'est d'enfermer les agents sociaux dans l'illusion de la liberté, qui est une de voies à travers lesquelles s'exerce le déterminisme. Et, de toutes les catégories sociales- c'est un paradoxe sociologique et c'est sans doute une des choses qui fait que mon travail énerve les intellectuels-, la catégorie la plus inclinée à l'illusion de la liberté est celle des intellectuels³⁸ ».

De fait, et comme l'a magistralement rappelé Claude Javeau, si elle veut rester fidèle au programme cognitif que lui ont assigné ses pères fondateurs, la sociologie a pour mission, de « *déconstruire les conditions d'action des agents de la réalité sociale par la mise en évidence des taches aveugles s'inscrivant sur*

³⁸Pierre Bourdieu et Roger Chartier, *Le Sociologue et l'Historien*, avec une préface de Roger Chartier, Marseille, Agone, INA et Raisons d'agir, 2010, P.40

leurs “patterns” de comportement. “Déconstruire” ne doit pas s’entendre ici tout à fait au sens que les post-structuralistes (Derrida, etc.) ont donné à ce mot. Il s’agit plutôt de “désarticuler” les diverses composantes d’un comportement collectif, de manière à les confronter à la totalité la plus extensive possible, dans la perspective constamment présente de l’existence d’interactions sociales »³⁹.

La tâche des chercheurs, dans l’optique de déconstruction, que je viens d’esquisser, ajoute Claude Javeau, est donc d’interpréter les comportements mis à l’étude par la recherche du sens qu’ils révèlent non seulement aux yeux des acteurs, nécessairement myopes à cet égard, mais aussi par rapport à un contexte historique que les chercheurs sont capables de connaître et d’interpréter à son tour. “Interpréter”, ce n’est pas seulement se livrer à une certaine forme d’herméneutique des comportements, fallacieusement assimilés à des discours, mais à associer le *Verstehen* wéberien au dégagement de causalités explicatives (imputations causales). Cette procédure d’explication compréhensive, lorsqu’elle est appliquée à bon escient, permet à mon sens de dépasser la classique et périmée opposition scolastique entre “explication” et “compréhension”.

Dans cette visée méthodologique un privilège considérable est accordé aux chercheurs en sociologie. En effet, c’est à eux qu’il incombe de découvrir, ajoute Claude Javeau⁴⁰, ce qui la plupart du temps échappe aux acteurs placés sous leur loupe, à savoir les véritables fondements de leurs images-actions (ou déterminants idéologiques), ce que j’ai appelé les “taches aveugles”. Ce privilège peut paraître exorbitant, mais seulement parce qu’au résultat de la déconstruction, les acteurs observés peuvent eux-mêmes opposer leurs propres interprétations de leurs actions, et que le bon sens commanderait de les créditer d’une meilleure connaissance des déterminants de celles-ci que des observateurs extérieurs. Mais

³⁹ Javeau Claude, « Pourquoi la sociologie est-elle une science critique ? », *Education et sociétés* 1/2004 (n° 13), p. 57-70

⁴⁰ Javeau Claude, « Pourquoi la sociologie est-elle une science critique ? », *Education et sociétés* 1/2004 (n° 13), p. 57-70

c'est là l'illusion spontanéiste. Les premiers astronomes à avoir affirmé que c'était la terre qui tournait autour du soleil et non l'inverse, comme le sens commun commandait qu'on le crût, ont parfois mis leur vie en péril, à l'exemple de Galilée. Et pourtant ils étaient dans le vrai. Et si l'on m'objecte qu'il ne s'agit pas ici de simples faits matériels, mais bien de faits mentaux susceptibles de multiples traductions, ce que je ne contesterai pas, je répondrai que l'expérience nous apprend que tant notre ignorance du contexte de nos actions que les rationalisations auxquelles nous recourons pour les expliquer aux autres ou à nous-mêmes font que nous sommes le plus souvent les moins bons interprètes de celles-ci. Tandis que le sociologue, capable par recherche documentaire approfondie d'en connaître le contexte, et pratiquant à notre égard le "regard éloigné" prôné par Lévi-Strauss, peut manifester à leur égard le détachement qui mène à la posture objectivante qui est de mise dans la démarche scientifique et qui constitue la clé de la formulation de ce que les sciences appellent la vérité.

Rappelons ici que beaucoup de sociologues s'interrogent toujours: la sociologie est-elle une science⁴¹? Une idéologie? Ou une philosophie sociale?

⁴¹ La difficulté principale du sociologue selon Bourdieu, et l'une des raisons de son déficit de crédibilité dans le champ de la connaissance et dans le monde social en général, est qu'il ne jouit pas de la distance temporelle de l'historien qui « a une vertu de neutralisation » ni non plus de la distance spatiale de l'ethnologue ou de l'anthropologue qui décrivent, comme le dit Chartier, « des sujets qui ne sont que très rarement, et dans des circonstances exceptionnelles, confrontés aux discours qui parlent d'eux ». Alors que beaucoup de choses sont accordées à l'historien, à l'ethnologue ou à l'anthropologue comme allant de soi, le sociologue lui est sans cesse sommé de se justifier, de s'expliquer : sa légitimité est sans cesse remise en question. Les mêmes procédures de recherche peuvent prendre un sens très différents en histoire et en sociologie dans la mesure où elles produisent des effets sociaux différents : si, par exemple, remarque Bourdieu, un historien découvre des relations cachées-des liaisons, comme nous disons- entre tel personnage historique et tel autre, on le loue et on voit ça comme une découverte. Alors que si je publiais, par exemple, le dixième de ce qu'il faudrait dire pour comprendre le fonctionnement de l'univers universitaire- les champs académiques -, je serais considéré comme un délateur monstrueux.

Le travail sociologique produit donc un certain nombre d'effets sociaux et politiques, touche à des enjeux parfois vitaux en remettant en cause ou en question des pratiques qu'on a intérêt, pour un certain nombre de raisons qu'on peut imaginer, à ne pas voir diffusées. Ces effets sociaux renvoient donc le sociologue à l'idée d'engagement qu'un certain nombre de philosophes ont incarnée au XXe siècle. Répudiant la figure de l'« intellectuel total » qu'a incarnée Sartre, Bourdieu (qui n'était pas encore à l'époque la figure publique qu'il est devenu à partir des grèves de décembre 1995) entend redéfinir le rôle de l'intellectuel et minimiser ses ambitions. Loin de la posture prophétique, le prophète étant selon Max Weber (1864-1920), celui qui répond totalement à une question totale, l'intellectuel post-sartrien doit définitivement faire son deuil de « la monnaie de l'absolu » (pour reprendre l'expression de Malraux) et redéfinir sa tâche : « [...] répondre à des questions partielles, délibérément constituées comme partielles, mais y répondre complètement, enfin aussi complètement que possible dans l'état des instruments de connaissance ». C'est à ce prix que **la sociologie se constitue comme science, une science,**

B- La sociologie est une science : ça veut dire qu'elle n'est pas une idéologie.

Nous ne tenterons pas de tracer l'histoire du concept d'idéologie depuis Marx, une telle entreprise nous mènerait beaucoup trop loin. L'essentiel ici est de rappeler que le terme idéologie, dans la perspective sociologique, n'a pas la connotation négative de conscience fautive que l'approche marxiste a pu laisser sous-entendre en parlant de la représentation que les classes sociales en font de leur situation mais comme « *un système d'idées et de jugements, explicite et généralement organisé, qui sert à décrire, expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité et qui, s'inspirant largement de valeurs, propose une orientation précise à l'action historique de ce groupe ou de cette collectivité* ⁴² ».

C-La sociologie est une science : ça veut dire qu'elle n'est pas une philosophie sociale.

Si le développement de la pensée sociologique reste lié à l'histoire de la pensée philosophique, force est de rappeler l'énorme effort fourni par Auguste Comte et Durkheim pour la clarification de l'objet sociologique afin de le distinguer des discours concurrents sur la société.

Auguste Comte, fondateur de positivisme⁴³, définit la sociologie comme « *l'étude positive de l'ensemble des lois fondamentales propres aux phénomènes sociaux* ».

Ainsi, il rejette la recherche du « *pourquoi ultime* » des choses pour considérer les

certes, « inchoative, débutante, balbutiante, etc. » mais une science quand même car les sociologues, à l'instar des historiens, des ethnologues ou des économistes, et contrairement aux philosophes, travaillent « à être vérifiables et falsifiables ».

⁴² Guy Rocher : Introduction à la sociologie générale, Tome 1, L'action sociale. Paris, Edition Seuil, Collection Points essais 1970 P.127

⁴³ Le terme **positivisme** désigne un ensemble de courants qui considère que seules l'analyse et la connaissance des faits vérifiés par l'expérience peuvent expliquer les phénomènes du monde. La certitude en est fournie exclusivement par l'expérience scientifique. Dans « *Cours de philosophie positive (1830-1842)* » Auguste Comte a résumé sa philosophie positiviste de la manière suivante : « *Le caractère fondamental de la philosophie positive est de regarder tous les phénomènes comme assujettis à des lois naturelles invariables, dont la découverte précise et la réduction au moindre nombre possible sont le but de tous nos efforts, en considérant comme absolument inaccessible et vide de sens la recherche de ce qu'on appelle les causes soit premières, soit finales* ». soulignons que le positivisme avait constitué le socle épistémologique commun du premier développement des sciences sociales au XIX^e et au début du XX^e.

faits, « *leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude* ». En effet, il s'oppose au discours spéculatif, à l'introspection, à l'intuition et à toute approche métaphysique (philosophique, abstrait) qui recourt à des concepts éternels et universels, qui s'appuie sur des notions *a priori*, qui cherche des causes absolues et ultimes et invoque des entités abstraites, comme la nature, la raison et la substance pour expliquer la connaissance des phénomènes.

De son côté, Durkheim, dans le cadre d'un travail de clarification de l'objet sociologique, il le différencie de la philosophie, attachée à une démarche de **pur raisonnement, de jugement normatif**⁴⁴ alors que lui, veut imposer une démarche empirique, guidée par la volonté d'établir des faits appuyés sur des données concrètes (statistiques; enquêtes monographiques).

De fait, les philosophes comme Platon et Aristote, ont tenté, avant les sociologues, d'analyser objectivement les conditions de la vie en société. Toutefois, imbus des considérations axiologiques ou normatives, ils cherchèrent d'abord à déterminer les principes de l'organisation sociale telle qu'elle doit être et non telle qu'elle est.

⁴⁴ D'un point de vue épistémologique, on peut distinguer, globalement, deux types de jugements :

1-Les « jugements de fait » (appelés aussi jugement de réalité ou jugement d'existence) **qui énoncent ce qui est (était ou sera)**, ils disent ce que sont les choses ; ils se bornent à exprimer des faits donnés. Autrement dit, ils impliquent une observation neutre et objective parce qu'ils sont **descriptifs, factuelles et objectifs**. Donc, ils sont susceptibles d'observation et de vérification. En principe, il est soit vrai, soit faux. Exemple : il pleut ce soir, la porte de l'amphithéâtre est ouverte ...etc.

2-Le jugement de valeur (appelés aussi jugements normatifs) est **un énoncé normatif affirmant ce qui devrait être** (et non ce qui est, était ou sera). Il n'est ni vrai ni faux. Il est toutefois acceptable légitime sur la base de l'argumentation qui le justifie. Autrement dit il a pour objet de dire non ce que sont les choses, mais ce qu'elles valent par rapport à un sujet conscient, le prix que ce dernier y attache. Ainsi, il implique une évaluation et une appréciation subjective ; c'est pourquoi ils sont **prescriptifs** et **subjectifs**. Exemple : Ce chanteur n'a aucun talent ; ce prof est très méchant ...etc. Ici, ce que je dis comporte un jugement de valeur à l'égard de ce peintre et de ce prof parce que j'émetts des jugements qui expriment une sorte d'estimation personnelle et de prédilection.

A cet égard, on peut évoquer Platon qui a proposé dans « la république » la création d'une cité idéale en essayant de définir ce que doit être une vie commune. Autrement dit, ce que doit être une cité juste (parfaite/idéale) vu que la justice est à la cité ce que la vertu est à l'âme. Selon Platon, la cité juste est celle où le travail est bien divisé. C'est une société fortement hiérarchisée et planifiée. Chacun doit y faire son œuvre sous la bienveillante autorité du philosophe⁴⁵. La cité juste est ainsi composée de trois groupes, ayant chacun une fonction spécifique : les gouvernants, les gardiens et les producteurs. À chaque groupe correspond particulièrement une vertu.

Cela explique pourquoi Platon est très ordinairement considéré comme le père de l'utopie⁴⁶.

2- Comprendre/expliciter :

Pour bien éclaircir la différence entre l'explication et la compréhension, il nous a paru indispensable de recourir résolument à la sociologie compréhensive de Max Weber.

La sociologie selon Weber est « *la science de l'action sociale qu'elle veut comprendre en l'interprétant et dont elle veut expliquer socialement le déroulement* ». Autrement dit ; « *la sociologie est la science qui comprend en interprétant et en expliquant le déroulement de son objet, l'action sociale* ».

Raymon Aron explicitera le sens de ces trois termes composant l'acte de connaissance en sociologie de la façon suivante :

Comprendre, c'est-à-dire saisir les significations

Interpréter, c'est-à-dire organiser en concepts le sens subjectif

⁴⁵Platon imagine des rois philosophes à la tête de sa cité idéale, car il est nécessaire de connaître la vertu, et seul le philosophe en est capable. Ils sont guidés par la raison, qualité essentielle pour gouverner une cité où il règne la justice.

⁴⁶ L'utopie est une construction purement imaginaire dont la réalisation est, *a priori*, hors de notre portée. Elle désigne également un projet politique ou social qui ne tient pas compte de la réalité.

Expliquer, c'est-à-dire mettre au jour les régularités des conduites.

Selon Weber l'objet de la sociologie serait précisément de restituer le « sens visé » par les acteurs, le caractère essentiel des faits sociaux étant d'associer l'objet de l'action et la signification donnée à cet objet par l'acteur.

En effet, Weber attribuait à la science sociale deux objectifs et deux méthodes : l'explication et la compréhension. Si **l'explication** recourt à des méthodes de pensée comparables à celles des sciences de la nature, la **compréhension** s'impose dans la mesure où l'individu humain est porteur de sens et attache une signification subjective à son action. Ce serait l'objet d'une sociologie compréhensive de restituer les significations visées par les agents dans leurs actions, d'analyser les conduites en tant qu'orientées de façon significative vers autrui et génératrices des interactions. Loin de réduire les relations sociales à des faits naturels ou des « choses » (Durkheim), il importe de restituer les relations intersubjectives entre les agents et d'en reconstituer les motivations typiques (rationnelles ou affectives).

Ainsi, on ne peut pas confondre l'effort de compréhension par lequel l'on s'efforce de retrouver l'expérience vécue des personnes et, à l'opposé, l'effort d'explication et de formalisation.

Mais force est de constater que ces deux approches restent, l'une et l'autre, justifiables dans leurs limites. L'effort de compréhension permet de restituer l'expérience vécue et de retrouver la liberté du sujet. L'explication, au contraire, objective les ensembles et permet d'analyser, par les statistiques par exemple, les tendances générales, les causalités probables et les reproductions sociales.

Cela explique pourquoi “ **l'explication compréhensive** ” weberienne envisage la possibilité, voire la nécessité, d'une combinaison entre **compréhension (du sens) et explication (de l'événement)** : *« la compréhension d'une relation demande toujours à être contrôlée, autant que possible, par les autres méthodes ordinaires*

de l'imputation causale avant qu'une interprétation, si évidente soit-elle, ne devienne une explication compréhensible valide ⁴⁷ ».

3- L'origine, la nature, le fonctionnement et la transformation des groupes et ensembles humains :

Comme l'a bien montré Guy Rocher, la réflexion sociologique s'articule autour de trois grande questions/thèmes de recherches transversales/transversaux.

Quelles sont ces trois grandes questions?

A) Comment expliquer l'existence et le maintien des collectivités humaines? Et corrélativement de quelle manière l'individu s'y rattache-il?

Cette question cherche à définir le social, et **pose le problème de l'action sociale** en interrogeant ses fondements normatifs, idéaux et symboliques de l'action sociale, à savoir **les liens qui unissent les hommes** (fonction et rôle, contrôle social, socialisation, norme et valeur, symbole, idéologie, culture, conformité et déviance).

Rappelons à ce sujet que La question initiale de la sociologie selon Durkheim *est celle du lien social*⁴⁸ : *comment les hommes forment-ils ensemble une société ?*

⁴⁷ Max Weber, *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon 1965

⁴⁸ Dans sa thèse *De la division du travail social*, il pose le problème de **la transformation des formes du lien social** quand on passe des sociétés traditionnelles qui se fondaient sur une **solidarité mécanique** (impliquant des comportements collectifs et des activités de production faiblement différenciés. Cette solidarité reposait sur la proximité, la ressemblance et le partage d'une histoire et de valeurs communes aux communautés humaines) aux sociétés industrialisées qui se fondent sur **la solidarité organique** (cette solidarité se définit par l'interdépendance et la complémentarité qu'impose la société moderne aux êtres humains. Celle-ci s'étant mise en place avec la division du travail social produit par la forte densité démographique du pays et l'avance de la technologie) et s'interroge sur les possibilités de concilier l'autonomie de l'individu et la cohésion sociale dans les sociétés contemporaines.

“Le suicide” qui constitue en quelque sorte une contre-épreuve, analyse **la crise du lien social** dans les sociétés modernes. Car le lien social peut être sujet à des dysfonctionnements. Ainsi une division du travail trop poussée et/ou trop spécialisée peut entraîner l'isolement. Une crise du lien social peut alors apparaître si l'isolement l'emporte sur la solidarité et le partage de quelque chose en commun. De fait, Émile Durkheim estime que la société industrielle a détruit les sources de solidarité qui permettaient auparavant aux individus de s'intégrer à la société en agissant selon des normes communes. En effet, elle a affaibli les anciens cadres de sociabilité. Enfin, dans *“Les formes élémentaires de la vie religieuse”*, le sociologue est à la recherche **des origines du lien social** qu'il croit trouver dans la religion.

Comment se tisse le lien social dans les nouvelles sociétés industrialisées ? Sous différentes formes, cette question, qui l'inquiète, traverse toute son œuvre.

Témoin de la naissance de la société industrielle, Durkheim se pose la question de savoir comment s'unissent les hommes dans une société qui s'individualise de plus en plus. Autrement dit, le grand problème de Durkheim est de comprendre les facteurs de cohésion d'une société, qu'est ce qui lie les individus entre eux, qu'est ce qui peut faire tenir ensemble les membres d'une société, comment l'individu est-il intégré dans la société.

B) Comment les cadres sociaux de la vie humaine sont-ils organisés ?

Cette question pose le problème de l'organisation sociale. Autrement dit, par le biais de cette question les sociologues cherchent à saisir la logique souterraine de la vie collective, à identifier l'élément explicatif déterminant du fonctionnement des structures sociale (pour Marx les forces productives par exemple) et à élaborer des classifications et des typologies des sociétés (société traditionnelle et société moderne).

Pour l'analyse de l'organisation sociale, les sociologues ont mobilisés un arsenal conceptuel suivant : organisation sociale, structure et système, société, stratification sociale, statut social, groupe social, classe sociale, intégration sociale, division du travail, pouvoir, rapport social.

C) Comment se produisent et s'expliquent le changement et l'évolution des sociétés humaines ?

Cette question pose le problème du changement social et cherche à expliquer les différentes formes historiques des structures, à identifier les facteurs, les conditions et les acteurs du changement social. Parmi les notions les plus mobilisés, on peut citer : changement social, capitalisme, classe sociale, conflit, économie, élite, idéologie, mouvement social, groupe de pression.

4- La norme :

Une norme, au sens sociologique du terme, représente un comportement généralement observé dans un contexte donné.

Il existe deux types de normes en sociologie. La première, *la norme formelle*, est une loi ou une règle officielle régie par des personnes influentes. La seconde, *la norme informelle*, est une façon de se comporter dans la société qui n'est pas obligatoire, mais dont les membres de la collectivité trouvent nécessaire à son bon fonctionnement.

5-La valeur :

Si la valeur au sens philosophique à trait à la **vérité**, le **bien** et le **beau**, au sens sociologique, elle correspond à « *la manière d'être ou d'agir qu'une personne ou collectivité reconnaît comme idéale et qui rend désirables ou estimables les êtres et les conduites auxquels elle est attribué. Dans cette perspective, la notion embrasse les « idéaux, les préférences et les orientations profondes qui structurent les représentations et les actions d'un individu ».*

Les systèmes de valeurs comprennent des idées et des matériaux qui semblent importants dans la vie. Elles guident les croyances qui composent la culture en partie.

Rappelons ici que la **valeur** est une **norme** qui guide et oriente le choix et l'action humaine.

Quelques fondements de l'approche sociologique :

Quelle est la spécificité de la sociologie par rapport aux autres disciplines des sciences sociales ?

1- Une approche qui permet de connaître la société telle qu'elle est, et non qu'on voudrait qu'elle soit (expliquer et comprendre ce qui est et non expliquer et recommander ce qui devrait être), susceptible de produire une connaissance qui

ne cherche pas sa légitimité dans l'utilité politique immédiate, ou dans la satisfaction des attentes du public. Une connaissance qui évite le ton polémique et la logique de dénonciation, où le jugement et la condamnation remplacent la recherche de jeu des régularités structurales ou fonctionnelles, la mise à jour des mécanismes cachés, les manières d'être réguliers et la définition de leurs principes, la découverte des mécanismes généraux, les logiques sociales émergentes. Une connaissance qui cherche à mettre de l'ordre où semble régner le désordre, à rendre cohérent et intelligible un monde en apparence désordonné en saisissant les processus, les conjonctions, les principes, les rapports, les mécanismes stables, les chaînes, les invariants. Elle cherche à mettre en évidence les corrélations, les concordances et les tendances lourdes, et à formuler/construire des types-idéaux.

2- Elle oblige à une impérative distanciation critique par rapport au fait divers, à l'émotionnel, à l'événementiel ou, plus généralement, au factuel, qui marque souvent le discours médiatique qui reste souvent tributaire à la logique du plébiscite, de l'applaudimètre et de l'audimat.

3- Elle oblige à rompre avec les prénotions et les jugements de valeur parce que le sociologue doit s'astreindre à une certaine neutralité, en s'abstenant de tout jugement moral. La connaissance sociologique consiste à se demander comment les différents faits existent en mettant en suspens nos opinions et nos convictions politiques, idéologiques et religieuses et étudier ces faits sans jugements de valeur. Une des exigences de la discipline : si vous avez à réfléchir sur les jeunes, la famille, l'école...etc, vous ne devez pas donner votre opinion personnelle.

En effet, il faut :

-Dépasser ses propres convictions et sympathie pour comprendre comment existent les phénomènes, qu'on les déteste ou qu'on y tienne (on peut reprendre ses convictions après !).

-Etudier les faits tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être. Il faut aussi dépasser des idées très répandues souvent fausses qui renvoient à des préjugés divers.

-Récuser la critique dénonciatrice, voire le militantisme. Le sociologue ne cherche ni à séduire afin d'attirer la popularité, ni à manipuler dans le but d'influencer. Il est voué à la création du savoir.

Les explications spontanées ou tirées de notre expérience sont toujours approximatives et souvent sans fondement, ce sont de fausses évidences, des préjugés. Exemple des filles et des maths, les études montrent qu'elles sont des résultats supérieurs ou égaux au primaire et au secondaire.

3- La démarche sociologique est une démarche qui ne prend pas le réel pour un donné, mais le construit. Parce que les faits ne sont pas objectifs par eux-mêmes, ils sont objectivés par des méthodes et selon des points de vue différents. Ici on évoque Bachelard qui estime que le fait scientifique est :

A-Conquis : car il suppose de rompre avec les présupposés; les prénotions. Car, le fait se conquiert contre l'illusion du savoir immédiat.

B-Construit : car un scientifique ne peut aborder le réel sans disposer auparavant d'une théorie qui lui permette de formuler une question et d'avancer une hypothèse.

B-Constaté : car toute théorie doit être confrontée aux faits et ne pas être invalidé.

4- Les sociologues estiment que les phénomènes sociaux ne vont pas de soi, ils sont complexes, parce que leur émergence et leur évolution sont le fruit d'un processus. Autrement dit, chez les sociologues il y a une espèce de culture du social, un réflexe qui consiste à dire « les choses ne vont pas de soi, les processus sociaux émergent, évoluent, sont organisés ». Cette attitude sociologique nous semble aussi caractérisée par la conviction de l'intelligibilité du social.

A cet égard, et comme l'indique Alain Touraine⁴⁹, « *les sociétés apprennent à se connaître sociologiquement quand elles se reconnaissent comme le produit de leur travail et de leurs rapports sociaux, quand ce qui semble d'abord un ensemble de "données" sociales est reconnu comme le résultat d'une action sociale, de décisions ou de transactions, d'une domination ou de conflits* ».

5- La sociologie part de présupposé que « *les sociétés ne sont jamais ce qu'elles apparaissent être ou ce qu'elles prétendent être. Elles s'expriment à deux niveaux au moins, l'un superficiel, présente les structure "officielle", si l'on peut dire, l'autre, profond, assure l'accès aux rapports réels les plus fondamentaux et aux pratiques révélatrices de la dynamique du système social*⁵⁰ ». Par conséquent, la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle ne faisait que conforter, répéter et valider les croyances qu'entretiennent les acteurs sur le monde social. C'est pourquoi, il convient toujours de rechercher le caché qui permettra d'expliquer l'apparent. Car, il n'y a de science que du caché, disait Bachelard. Comme toutes les disciplines scientifiques, soucieuses de se conformer aux canons épistémologiques reconnues, la sociologie **s'inscrit dans le mouvement de désenchantement du monde.**

D'une manière générale, disait Thierry Oblet⁵¹, le rôle du sociologue est d'alerter des dangers pour l'existence de la société d'un trop grand écart entre les principes qu'elle affiche et la réalité que les gens vivent. En ce sens, il perpétue une tradition critique de l'institution, laquelle ne signifie pas le dénigrement de l'idée d'institution en soi mais l'exploration des conditions de son adaptation à l'objectif de "faire société".

Dans ce sens Bernard Lahire souligne que « *si l'acteur est souvent suffisamment conscient pour nous décrire ce qu'il fait, il n'est pas conscient en revanche des déterminations internes et externes qui l'ont poussé à agir comme il a agi, à*

⁴⁹ Alain Touraine, *Production de la société*, Paris, Edition du Seuil 1973 P.7

⁵⁰ George Balandier, *Sens et Puissance, les dynamiques sociales*, Paris, PUF, 1971, P.7

⁵¹ Thierry Oblet, *Sociologie : à quoi sert la sociologie aujourd'hui ?* In : Universalia 2007

©2007 Encyclopædia Universalis, éditeur

penser comme il a pensé, à sentir comme il a senti »⁵². Si l'individu est doté de capacités descriptives, elles se situent au niveau des faits et non des mécanismes.

6- Une des idées directrices de la sociologie, remarque Jean-Marie Tremblay⁵³, consiste à mettre en évidence, à faire apparaître les causes sociales (les déterminants sociaux) des activités des êtres humains en société. Autrement dit, elle étudie l'influence complexe de la structure des relations sociales sur les actions sociales et sur les acteurs sociaux.

Le sociologue peut mesurer, par exemple, l'influence de la position sociale sur les performances scolaires, le niveau de scolarité, les comportements politiques, culturels et économiques. Nous pouvons ainsi comprendre que, pour le sociologue, « *étudier le suicide, c'est étudier les causes sociales du suicide. De même, la sociologie du crime est communément définie comme l'étude des causes sociales du crime; la sociologie politique ou la sociologie de l'éducation comme l'étude des causes sociales expliquant les choix politiques ou les comportements scolaires...etc* »⁵⁴.

7- L'interrogation sociologique correspond à *une interrogation sur la ou les causes sociales d'un phénomène social ou d'un processus social*, qu'il s'agisse d'un événement (le succès électoral du PJD⁵⁵ en novembre 2011) ou d'une donnée (par exemple, la fraude aux examens universitaires). Il existe donc un mode de pensée sociologique, une façon de poser les problèmes et d'expliquer les faits qui caractérise la sociologie. Il s'agit d'une analyse scientifique du social en tant que tel, de la réalité sociale par elle-même, des activités êtres humains en société par la totalité de ce qui se passe en société. Que le sociologue s'intéresse à des faits

⁵² Bernard Lahire, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Nathan, Paris 2002 P.12

⁵³ Jean-Marie Tremblay, *L'interrogation sociologique*. Disponible sur : www/html/toc/387.../toc_335_leçon_2.html. Un article auquel nous nous référons souvent.

⁵⁴ Raymond Boudon, *La logique du social. Introduction à l'analyse sociologique*, Paris Coll l'esprit critique, Librairie Hachette, 1979 P .21

⁵⁵ Parti de la justice et du développement.

sociaux *macro-sociologiques* (des faits sociaux mettant en branle la totalité sociale) ou *micro-sociologiques* (des faits sociaux restreints plus près des acteurs sociaux eux-mêmes), c'est toujours la même intention qui inspire la recherche sociologique, soit l'explication des faits sociaux, quelque soit le processus de recherche utilisé.

8- L'interrogation sociologique, c'est-à-dire les questions que le sociologue pose à la réalité sociale, «n'atteint sa maturité» qu'au moment où le fait social est saisi en relation avec toute l'activité sociale des êtres humains en société. *Les questions ou interrogations du sociologue ne sont sociologiques* que si elles saisissent un fait social (une activité ou une pratique sociale) et que si l'explication est recherchée dans les activités des êtres humains en société et dans les relations qui existent entre ces activités en société. Parce que Les questions du sociologue portent sur la réalité sociale, «une réalité originale, irréductible à tout autre et dont les changements ne dépendent plus d'une essence (divine ou naturelle) immobile et définie⁵⁶».

Ici il n'est pas indu de souligner que les sciences sociales naissent de refus d'expliquer la société en faisant la référence à une cause qui lui serait externe, c'est-à-dire à Dieu, de juger la société d'un lieu extérieur à lui. Autrement dit, on comprend alors que les fondements de la société soient recherchés ailleurs que dans un ordre hiérarchisé et reposant seulement sur la volonté de Dieu. C'est autour de la loi, du politique, du contrat social et de l'idée de nature que ces fondements seront d'abord recherchés. Dans ce sens on peut considérer que la sociologie en tant qu'elle est une discipline de « désacralisation » et du « désenchantement » du réel.

Rappelons à ce sujet que pour expliquer le suicide Durkheim a éliminé les facteurs extra-sociaux. Autrement dit, il a réfuté les thèses non sociologiques qui

⁵⁶ Jean Duvignaud, *Introduction à la sociologie*, Paris, Coll idées, Éditions Gallimard, 1966 P.13

expliquent le suicide. D'abord il rejette⁵⁷ les causes psychopathiques : folie, monomanie, neurasthénie, alcoolisme...etc. Il les admet seulement comme un terrain favorable. Puis, il rejette les théories raciales qui énoncent que chaque " race " serait plus ou moins sujette au suicide. Ensuite, il rejette le déterminisme cosmique qui prétend que les astres influencent les comportements humains. Enfin, il rejette les causes imitatives. Si l'idée de suicide se communique, elle n'est en aucun cas une cause : elle ne fait que renforcer l'action des facteurs réels. De fait, et comme l'a bien remarqué Mucchielli Laurent⁵⁸ la naissance de la sociologie s'identifie à « la découverte du social ». Elle marque une révolution dans la façon de penser l'humain. Qu'il s'agisse d'étudier les comportements criminels, le suicide, la religion ou les inégalités sociales, l'approche sociologique possède une perspective spécifique. Elle s'attache à dévoiler les facteurs proprement sociaux qui expliquent ces conduites, le crime, la religion ou les inégalités ne pouvant être simplement expliqués par des causes « naturelles » (déterminisme biologique) ou par la psychologie individuelle.

Pour éclaircir cette idée Mucchielli Laurent a retracé l'histoire de l'autonomisation de la discipline comme science et comme discipline universitaire. A ses yeux, elle s'est faite en deux temps :

La première phase correspond à la période durant laquelle la sociologie française s'émancipe d'une anthropologie naturaliste qui domine les sciences sociales pendant les années 1870. La seconde est celle où la sociologie s'institutionnalise

⁵⁷ Dans son ouvrage « *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1940)* », Mucchielli Laurent s'attaque à certaines idées reçues sur la conception durkheimienne de la sociologie, soulignant que Durkheimienne rejette pas la psychologie ; ni même l'existence de facteurs biologiques dans la détermination des conduites : il conteste simplement qu'ils suffisent à eux seuls à expliquer les comportements.

⁵⁸ Dans un article publié dans la revue "Science Humaines" Jean-François Dortier propose une lecture critique de l'ouvrage de Mucchielli Laurent intitulé « *La découverte du social : Naissance de la sociologie en France (1870-1940)* ». L'article est disponible sur : http://www.scienceshumaines.com/la-decouverte-du-social-naissance-de-la-sociologie-en-france-1870-1914_fr_9870.html

et trace ses frontières avec des disciplines voisines, et parfois concurrentes comme l'histoire, la géographie ou la psychologie.

Dans les années 1870, les sciences sociales naissantes sont, en France, sous l'influence de l'anthropologie physique⁵⁹ dont Paul Broca (1824-1880) est la figure de proue. Pour le fondateur de l'école d'anthropologie, les différences et les inégalités entre les peuples s'expliquent par le déterminisme de chacune des grandes « races » (Blancs, Jaunes, Noirs) de la planète. Sur le plan individuel, les différences de comportements sont reliées aux configurations du cerveau. Paul Broca, (qui fut le premier à isoler l'aire cérébrale comme siège du langage) est un adepte de la «crâniologie»⁶⁰. Sur cette base, la plupart des faits humains - du crime au mariage, de la culture aux inégalités des peuples - peuvent s'expliquer en termes biologiques.

A la même époque, l'Italien Cesare Lombroso (1835-1909) défend la thèse du « criminel né » selon laquelle la criminalité s'explique par des causes héréditaires. De son côté, Gustave Le Bon (1841-1931) professe une théorie raciste et inégalitaire de la psychologie des peuples.

C'est à ce moment que s'élève la voix des premiers sociologues qui s'opposent au biologisme dominant en montrant la part du social dans les conduites humaines. Parmi ces voix, il y a celles de Gabriel Tarde (1843-1904), puis celle de René Worms (1867-1926), et enfin celle d'Emile Durkheim (1858-1917). Tous trois contestent l'hégémonie du naturalisme, s'attachent à montrer la part du social dans les conduites humaines, parlent au nom de la sociologie naissante et prétendent la représenter. De ces trois prétendants, seule la pensée de Durkheim va réussir à s'imposer durablement. Pourquoi ? Selon L. Mucchielli, les raisons en sont autant intellectuelles qu'institutionnelles.

⁵⁹ L'anthropologie physique ou anthropologie biologique étudie les groupes humains du point de vue physique et biologique.

⁶⁰ Une des premières préoccupations de la **craniologie** consiste à rechercher si un crâne est normal, asymétrique ou véritablement déformé.